

LE FORUM

BULLETIN DU RÉSEAU DES
FORUMS ANDRÉ-NAUD



Mai 2013
Numéro 25

TABLE DES MATIÈRES

	<i>Page</i>
LIMINAIRE	3
SECTION 1 : ACTUALITÉS	
♦ Élection du pape <i>par le Journal La Croix</i>	5
♦ DP: courte histoire <i>par Gilbert Bournival</i>	6
♦ Cheval communautaire <i>par Éloy Roy</i>	8
♦ Aimé des pauvres <i>par le Journal La Croix</i>	11
SECTION 2 : DOSSIERS	
♦ Église aux mains de mouvements sectaires <i>par José Comblin</i>	13
♦ Élection et Esprit saint <i>par Ivone Gevara</i>	15
♦ Espérant ou critique <i>par Dominique Boisvert</i>	17
♦ Géopolitique du secret <i>par Ivone Gebara</i>	20
♦ Le Vatican s'en tire bien <i>par Johanne Phillips et Denise Couture</i>	22
SECTION 3 : SPIRITUALITÉ	
♦ Le pardon de Dieu <i>par Christian Duquoc</i>	24
♦ Pour désigner la Rédemption <i>par Christian Duquoc</i>	29
♦ Le 3e jour il est ressuscité <i>par Joan Chittister</i>	31
♦ Parole du Bernard L'Hermitte <i>par Pierre-Gervais Majeau</i>	35
SECTION 4 : VIE DU RÉSEAU	
♦ Lettre d'introduction au Manifeste	37
♦ Le texte du Manifeste	37
♦ Éthique et dissidence <i>par le Forum André-Naud de Montréal</i>	39
INSCRIPTION AU RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD	41
CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES	43

LIMINAIRE

André Gadbois
pour l'équipe éditoriale

La fête est terminée, le plaisir a été grand, les médias l'ont intensément couverte et des millions de catholiques ont applaudi et rendu grâce: ils n'en croyaient pas leurs yeux. Des milliers de journalistes ont tout noté, photographié. Une fête réussie. Une visibilité mondiale qui a choqué tout de même quelques individus. On range les décorations et les drapeaux pour revenir au quotidien car c'est sur ce terrain que tout se joue. Je ne veux pas parler de la fête de Pâques, je veux évoquer le conclave et sa conclusion : l'élection inattendue de Jorge Mario Bergoglio qui a pris le nom de François. Un homme souriant, attentionné, simple et humble. Un pape spirituel comme le souhaitait le cardinal Jean-Claude Turcotte avant le conclave. Un homme qui sait « faire un avec son prochain » affirme un article du journal *La Croix.com* envoyé par Jean-Pierre Langlois (FAN de Montréal) dans **la Section 1 de ce Bulletin numéro 25**. « Il sait se manifester à ceux qui sont en difficulté » écrit le même journal et ce jésuite a une excellente mémoire : pour un pasteur, c'est primordial car ça permet au bon berger de connaître chacun et chacune par son nom et ainsi de développer une confiance mutuelle qui favorise la maturité et la liberté. Grand lecteur de romans et « fervent supporter du San Lorenzo, un des grands clubs de la capitale argentine ». Il a accompli un long et apprécié ministère auprès des pauvres. « Un wojtylien pur jus » a écrit le chroniqueur religieux argentin Sergio Rubin dans un autre texte du journal *La Croix.com* aussi envoyé par Jean-Pierre Langlois (voir Section 1). François est « connu pour parler peu et écouter beaucoup. » Le journal continue : « Pourfendeur du néolibéralisme et de la mondialisation, il a fait de la pauvreté un de ses combats. » Lors de sa première messe célébrée dans la chapelle Sixtine, faisant allusion à la théologie de la libération il a rappelé à l'assemblée que l'Église ne doit pas devenir une simple ONG compatissante : elle doit suivre le Christ.

Ce premier pasteur des croyantes et croyants catholiques, continuateur de Pierre, mérite notre appui et notre confiance mais on ne peut oublier toutefois qu'il a hérité d'une barque qui prend l'eau de partout, d'une auto dont le modèle est dépassé (en retard de 200 ans, a même écrit un cardinal dans son testament) et qui pollue, qui a de la difficulté à tenir la route de la Modernité et qui coûte cher à faire rouler. François sera entouré d'une foule de mécaniciens et de bricoleurs passionnés par cette vieille auto et prêts à lui appliquer plusieurs couches de peinture pour camoufler la rouille et « se réfugier dans des rêves de gloire périmés. » (Jean Vanier) Toujours dans cette section 1 du Bulletin, les textes de Gilbert Bournival (robuste membre de Développement et Paix dans la région de Trois-Rivières) et Eloy Roy (ex-Maryknoll qui a subi les foudres du Vatican) nous offrent des textes émouvants illustrant les effets désastreux d'une vieille auto qui pollue. Comme j'aimerais que ces deux textes parviennent à François afin qu'il écoute et accompagne Gilbert et Eloy dans leur peine. Merci à Gérard Laverdure (FAN de Montréal) de m'avoir acheminé le texte de Eloy Roy.

La section 2 du Bulletin est consacrée depuis longtemps aux dossiers ouverts par le RFAN : la collégialité, l'avenir de l'Église, l'autorité et le pouvoir dans cette Église, la réglementation pour la nomination des évêques, le saccage de Développement et Paix, l'égalité femme/homme, le concile Vatican II, l'autonomie des communautés chrétiennes, l'accueil des personnes d'orientation homosexuelle, le parti pris pour les pauvres... Il est convenable que toutes ces préoccupations soient présentes à notre esprit devant l'élection de François et que, lui laissant le temps de célébrer, de respirer et de s'asseoir au volant de sa « nouvelle vieille auto », nous reposions respectueusement nos questions et que nous reprenions ce dialogue souhaité dans notre *Manifeste pour une Église dans le monde de ce temps* : agir ainsi manifeste, me semble-t-il, notre intérêt pour cette Église dont nous voulons faire partie à part entière comme membre, avec François évêque de Rome et successeur de Pierre, du Peuple de Dieu. Dans cette section 2 du présent Bulletin, José Comblin, Ivone Gebara, Dominique Boisvert, Johanne Phillipps et Denise Couture nous font réfléchir sur les difficultés de demeurer dissidentes et dissidents respectueux et vigilants devant une vieille auto qui a un nouveau conducteur.

La section 3 (SPIRITUALITÉ) nous propose 4 textes dont un sur le pardon de Dieu rédigé par Christian Duquoc. Pour l'avenir de la société humaine dans laquelle le mal est présent, nous avons besoin de poser des gestes qui innovent, des gestes créateurs, pour éviter l'enfermement dans la logique répétitive qui finit par tuer l'espérance. Dans un second texte, Christian Duquoc s'interroge sur le sens actuel des termes traditionnels pour désigner la Rédemption : Jésus a été en conflit, il a assumé la conclusion de ses luttes et il nous a « rachetés ». Rachetés? Dans un troisième texte, Joan Chittister cherche à saisir pour sa vie quotidienne le sens de « Le troisième jour il est ressuscité ». Se référant à une expérience douloureuse qu'elle élabore, elle conclut à l'importance de « permettre à une grâce nouvelle de couler en nous. » Merci à Denis Normandeau pour l'envoi de ces textes. Cette section se termine par la Parabole du bernard l'hermite acheminée par Pierre-Gervais Majeau : ce peureux crustacé sans coquille recherche sans cesse sa protection dans des abris de fortune; ne nous arrive-t-il pas de lui ressembler et d'oublier la liberté proposée par Celui qui est ressuscité?

Ce Bulletin numéro 25 se termine encore par le texte de notre Manifeste et par un document que les membres du FAN de Montréal ont rédigé ensemble et adopté à l'unanimité. Un document où il est question d'éthique et de spiritualité pour une saine dissidence.

Je vous souhaite pour les mois qui viennent des jours ensoleillés et quelques jours pluvieux pour nous les faire apprécier. Je vous rappelle que notre prochaine assemblée générale aura lieu le 23 octobre prochain.

SECTION 1

**LE CARDINAL
JORGE MARIO BERGOGLIO
EST LE PAPE FRANÇOIS IER**
Journal La Croix

Le cardinal argentin Jorge Mario Bergoglio a été élu pape mercredi 13 mars, et a pris le nom de François 1er.

Premier pape latino-américain, il portera la voix du Sud.

L'archevêque de Buenos Aires est un ascète, qui a toujours fait du combat pour les pauvres sa priorité.

Selon une information, jamais confirmée ni démentie par l'intéressé, le cardinal Jorge Maria Bergoglio aurait recueilli une quarantaine de voix lors du conclave de 2005, suffisamment pour bloquer l'élection de Joseph Ratzinger, avant de finalement laisser entendre qu'il ne voulait pas être élu. Huit ans plus tard, tout est différent: Jorge Mario Bergoglio est devenu le premier pape latino-américain et le premier jésuite. Et c'est tout naturellement que sa proximité avec les pauvres lui a fait choisir le nom de François Ier.

Né en 1936 à Buenos Aires dans une famille modeste d'immigrés italiens venus du Piémont dont le père était employé de chemins de fer, Jorge Mario a grandi à l'école publique avant d'entamer des études de techniciens chimiste puis de se tourner vers la prêtrise, mûrissant sa vocation dans le laboratoire où il travaille. Le séminaire diocésain de Buenos Aires puis le noviciat jésuite où il entre en 1958.

Un « homme discret et très efficace, fidèle à l'Église »

Après son ordination en 1969, ses études le conduisent au Chili et en Espagne où il prononce sa profession perpétuelle en 1973, avant de revenir en Argentine comme maître des novices puis comme provincial. Des années difficiles, marquées par la dictature où la

Compagnie est profondément divisée sur la question de la théologie de la libération et souffre d'une baisse des vocations. Six ans plus tard, soucieux de maintenir la non-politisation des jésuites, il laisse une province apaisée et de nouvelles vocations.

Recteur du grand Collège, les facultés jésuites de théologie et de philosophie de Buenos Aires, et curé dans la capitale argentine à partir de 1980, il part en Allemagne en 1986, achever sa thèse de théologie à Fribourg, puis revient comme curé en Argentine: à Córdoba, à 700 km à l'ouest de la capitale, au pied de la sierra, puis à Mendoza, près de la frontière chilienne.

En 1992, Jean-Paul II nomme ce « wojtylien pur jus », selon les mots de Sergio Rubin, chroniqueur religieux du grand quotidien argentin Clarin, évêque auxiliaire de Buenos Aires, puis coadjuteur en 1997. L'année suivante, il succède au cardinal Antonio Quarracino qui, quelques jours avant sa mort, évoquait « cette bonne nouvelle pour son diocèse », dressant le portrait d'un « homme discret et très efficace, fidèle à l'Église et très proche des prêtres et des catholiques ». Ascète et austère, le nouvel archevêque délaisse alors la pompeuse résidence des archevêques de la capitale argentine pour vivre seul dans un petit appartement près de la cathédrale et refuse voiture avec chauffeur pour préférer le bus et le métro.

Un sens pastoral affirmé

Malgré sa santé fragile – on lui a ôté une partie du poumon droit à 20 ans –, il mène une vie ascétique et se lève à 4 h 30 du matin pour une journée de travail assidu qu'il commence toujours par une longue lecture d'une presse à laquelle il n'a accordé qu'une seule interview. L'homme est en effet connu pour parler peu mais écouter beaucoup. « Il écoute deux fois plus qu'il ne parle et perçoit bien plus que ce qu'il écoute », confiait un proche à *La Croix* en 2005. Grand lecteur (notamment les romans russes, Dostoïevsky en tête, et son compatriote Borges), il est aussi un amateur d'opéra, et un fervent supporteur de San Lorenzo, l'un des grands clubs de la capitale argentine, fondé en 1908 par un prêtre.

De ses années de curé à Buenos Aires et dans la sierra, il a gardé un sens pastoral affirmé, ne répugnant pas à confesser régulièrement dans sa cathédrale et faisant tout pour rester proche de ses prêtres pour lesquels il a ouvert une ligne téléphonique directe. On le voit

d'ailleurs souvent déjeuner d'un sandwich dans un restaurant avec un de ses curés et il n'a pas hésité, en 2009, à venir loger dans un bidonville chez un de ses prêtres menacé de mort par des narcotrafiquants.

Créé cardinal en 2001 par Jean-Paul II, il conserve son éternel pardessus noir de préférence à l'habit pourpre et, pour Rome, se contente de faire retailler la soutane de son prédécesseur, le cardinal Quarracino. La même année, son humilité avait frappé lors du synode de 2001 sur le rôle de l'évêque, où il fut rapporteur adjoint remplaçant le cardinal Egan, archevêque de New York rappelé dans sa ville par les attentats du 11 septembre.

Pourfendeur du néolibéralisme et de la mondialisation

Ayant fait de la pauvreté un de ses combats – « une violation des droits de l'homme », affirmait-il en 2009 – ce pourfendeur du néolibéralisme et de la mondialisation est ainsi devenu une autorité morale incontestable en Argentine et au-delà. Au point où il apparaît aujourd'hui, dans un pays où l'opposition est quasi inexistante, la seule véritable force à s'opposer au couple Kirchner dont il ne cesse de dénoncer l'autoritarisme.

Il leur semble suffisamment dangereux pour que la presse pro-Kirchner ressorte en 2005 une vieille affaire accusant le P. Bergoglio, provincial des jésuites d'Argentine pendant la dictature, d'avoir dénoncé deux de ses confrères qui furent enlevés et torturés dans la sinistre École mécanique de la marine. D'autres témoignages, au contraire, rappellent l'énergie qu'il a dépensée pour obtenir leur libération.

Et tandis que, l'ancienne médiatrice argentine, Alicia de Oliveira, qu'il a sauvée des militaires, évoque sa grande richesse affective, la plupart des jésuites argentins gardent de lui l'image d'un homme qui a su apaiser une province divisée et qui sait gouverner en situation de crise. Autant de qualités dont aura besoin François Ier face à une Curie traumatisée par l'affaire des Vatileaks.

Le nouveau pape a été élu au cinquième tour de scrutin. La fumée blanche est apparue place Saint-Pierre à 19h06.



DP: COURTE ET TRISTE HISTOIRE

Gilbert Bournival

À l'automne, on ne vous a pas parlé de Développement et Paix (DP) comme on le faisait depuis plusieurs années. Qu'est ce qui se passe avec DP ? DP était un organisme laïque avec une mission de solidarité internationale à la défense des Droits de l'homme.

D'où lui venait cette mission ? Cette mission venait des papes.

Jean XIII avait une inspiration

- a) Pour faire la paix dans le monde,
- b) il faut respecter les Droits de l'homme : droit à la vie, à la propriété, droit aux biens essentiels comme l'eau, etc. Les catholiques doivent s'unir aux non-chrétiens et aux non-catholiques, sans égard à leur allégeance politique ou religieuse, pour former une union internationale au niveau politique et social, former une union de tous ceux qui luttent pour le respect des droits humains.

Paul VI poursuit : pour faire la paix, non seulement il faut respecter les Droits de l'homme, mais encore il faut aider à développer les personnes et les peuples. Paul VI met sur pied une commission de cardinaux appelée : « justice et paix » dont la mission est de favoriser la justice sociale entre les pays et de favoriser le respect de la création, le respect de l'environnement et le respect de l'écologie.

Le cardinal Roy de Québec a été le premier à parcourir le monde pour rencontrer les chefs de gouvernements à ce sujet.

L'assemblée des 2500 évêques du monde réunis en concile, ont reconnu que cette tâche de promouvoir la paix est spécialement une tâche de l'Église, peuple de Dieu. Les laïcs, les baptisés sont invités à intervenir dans le monde, dans toutes les sphères de la vie : la politique, l'économie et la vie sociale.

En réponse à cette invitation, en 1968 le gouvernement canadien crée l'Agence Canadienne de Développement International, « L'ACDI », et les évêques canadiens forment un organisme laïque composé de laïcs et dirigés par des laïcs qui ont pleine responsabilité de leurs interventions: « Développement et Paix ».

Pour remplir sa mission, DP a un double rôle :

Premier rôle : établir des ententes de solidarité, avec tous ceux qui luttent dans le Sud pour défendre les Droits de l'homme et la justice sociale, établir des ententes avec toute personne de bonne volonté, sans considération des allégeances politiques : communiste, socialiste, démocrate ou artiste, sans considération non plus des allégeances religieuses : protestant, islamiste, incroyant ou sans religion. Former ainsi une union internationale à la défense des Droits de l'homme et au développement des personnes.

Second rôle : sensibiliser les chrétiens d'ici à la lutte pour la justice sociale chez nous.

C'est pourquoi, avec DP :

Nous avons connu ici les activités d'automne avec explications et gestes à poser. Nous avons participé à la fin de l'apartheid en Afrique du Sud par nos pressions sur le gouvernement Mulroney qui a fait le boycottage de ce pays. Nous avons participé à la lutte pour conserver l'eau comme un bien essentiel à la vie par nos pressions auprès de nos gouvernants et de l'ONU. De la même manière, nous avons participé à la lutte pour la reconnaissance des peuples autochtones. Nous avons participé à la lutte pour soutenir les droits des personnes bafouées par les minières canadiennes, particulièrement au Chili et ailleurs dans le monde, comme ici à Malartic par la compagnie Osisko qui a déménagé la ville pour faire son trou, etc..

DP organisait une deuxième activité avec explications et quête de partage durant le Carême.

DP s'est acquis une solide réputation et a développé une expertise importante dans l'aide internationale avec la collaboration des autres ONG et l'appui de l'ACDI qui versait chaque année à DP le même montant que DP avait recueilli dans la population.

45 ans plus tard, qu'est-ce qui se passe ?

De plus en plus, les évêques du Canada interviennent dans les activités de DP. Ils ne respectent plus ni le caractère laïque de cet organisme ni sa mission sociale. Voici des événements des trois dernières années qui démontrent cette affirmation :

En 2010, des tenants Pro-Vie canadiens accusaient DP de soutenir des groupes de femmes pour l'avortement dans un projet social au Mexique. Les évêques ont envoyé au Mexique une commission d'enquête. La conclusion de l'enquête blanchit DP de ces accusations. Les évêques ont quand même

exigé que DP demande et reçoive à l'avenir l'accord des évêques des diocèses où un projet était financé.

En 2011, au temps du carême, un jésuite du Mexique promoteur d'un groupe de défense des Droits de l'homme avait été invité à prêcher dans plusieurs paroisses en Ontario. L'archevêque de Toronto l'a retourné chez lui sous prétexte qu'il animait au Mexique des groupes Pro Choix... Un prétexte encore basé sur des faussetés.

Les évêques ne respectent pas le caractère laïc ni l'autonomie du personnel et des dirigeants de DP par leurs interventions régulières dans leur travail.

Les évêques ne respectent pas la mission de la lutte pour la justice sociale et la défense des Droits humains; ils s'intéressent plus à maintenir la morale catholique prêchée par le Vatican.

Les évêques ne respectent pas les ententes conclues sans considération des allégeances politiques ou religieuses des partenaires comme le voulaient Jean XIII et Paul VI. Ils tentent d'en faire une entente entre évêques du Nord et du Sud sur des projets catholiques.

C'est ainsi que cette année, en 2013, l'argent promis pour des projets de défense des Droits de l'homme au Chili et au Mexique va être détourné, à la demande des évêques, vers une entreprise de charité, une maternité catholique au Kenya.

En 2012, le premier ministre du Canada a annoncé des coupures dans les versements de l'ACDI à DP. En réaction à cette décision surprise, DP voulait demander au PM de former un comité pour déterminer les critères de l'aide canadienne internationale. Comme à son habitude, une campagne d'automne devait vous informer de la situation et vous inviter à signer une carte postale à cet effet et l'envoyer à votre député et au premier ministre.

La campagne de DP était prête: publicité, affiches, dépliants, cartes postales imprimées, tout était sur le point d'être distribué à travers le Canada. Des évêques trouvaient la démarche trop politique et ils se sont opposés. La campagne a été modifiée à la dernière minute. Ici et à plusieurs endroits, il n'y a pas eu de campagne d'automne. En même temps que les évêques s'objectent à ce que DP fasse une intervention politique visant la solidarité sociale et la défense des droits de la personne, de leur côté, ils font des interventions politiques auprès du gouvernement canadien concernant la morale catholique.

DP dirigé par les évêques n'est plus un organisme laïque autonome et responsable ni un organisme de solidarité sociale.

Devant ces changements, plusieurs dirigeants de DP ont démissionné, des comités diocésains entiers ont démissionné. Avec peine et déception, le comité de St-Étienne et St-Thomas a fait parvenir une lettre aux dirigeants de DP et aux évêques pour leur faire savoir les raisons de son désengagement.

Aujourd'hui, les résultats:

Les millions que l'ACDI fournissait chaque année à DP sont versés maintenant aux compagnies privées minières pour leur permettre de faire la charité dans les pays où ils exploitent des mines. La charité des minières serait-elle une manœuvre pour tenter d'acheter la population, une charité pour annuler la lutte de défense des Droits de l'homme? On peut penser que la charité des minières servira à faire taire ceux qui s'opposent à la pollution de leur eau. On peut penser que la charité des minières servira à tasser ceux qui résistent à se faire enlever leur terre et leur maison. On peut penser aussi que leur charité permettra de continuer, à l'occasion, à écraser ceux qui s'obstinent dans la défense de leurs droits.

L'aide canadienne au développement international serait-elle devenue l'aide aux compagnies privées et surtout aux minières, une aide à installer leurs trous sans être dérangées par la population? L'aide canadienne au développement international serait-elle devenue une façon de tirer plus de profits des investissements des compagnies canadiennes à l'étranger?

À l'avenir, si DP survivait, vous pourriez continuer à donner à DP comme à un autre organisme missionnaire de propagande de la morale catholique. Pour la solidarité internationale dans la défense des droits des personnes, pour la paix mondiale, tournez-vous vers un autre organisme, oubliez DP.



PAIN DU CIEL ET CHEVAL COMMUNAUTAIRE

Éloy Roy

En hommage aux animateurs et animatrices de petites communautés qui se sont arraché le cœur pour faire émerger une église à visage humain et à saveur d'évangile, et dont les valeureux efforts ont été souvent anéantis par le manque de courage de certains de leurs pasteurs.

Les petits fermiers de la Landa rêvent depuis longtemps de former une vraie communauté chrétienne qui soit la fierté du Bon Dieu. Modesto et Nilda, son épouse, sont l'âme de ce rêve.

Aujourd'hui, dimanche, ils sont réunis à la chapelle pour partager la Parole en cassant la croûte autour d'une table sur laquelle chaque famille a déposé un pain maison, des empanadas, des humitas, des poignées de feuilles de coca, du vin Toro et des boissons gazeuses. Entre deux chants, Modesto commente un passage de l'évangile où Jésus en personne apparaît comme « le pain vivant descendu du ciel » (*Jean 6, 51-60*). « Ceci n'est pas du chinois », déclare Modesto. Il leur explique que Jésus était si populaire que les gens quittaient tout pour aller l'entendre parler. Ils ne se fatiguaient pas de l'écouter. Sa parole leur remplissait le cœur. À un point tel qu'ils en oubliaient de manger. Ils disaient que pour eux Jésus et sa parole, c'était un « pain du ciel ».

Modesto rappelle que les premières communautés chrétiennes commencèrent à éclore tout de suite après la mort et la résurrection de Jésus, et que le signe qui les distinguait n'était pas la croix, mais une table fraternelle avec du pain en abondance pour tous ceux et celles qui se joignaient à eux. Ces premiers chrétiens priaient et travaillaient ensemble, partageaient tout entre eux et prenaient soin les uns des autres. Parmi eux, il n'y avait pas de riches ni de pauvres, personne ne souffrait de la faim. Du moins, c'est ce que raconte le livre des Actes des Apôtres (2,42-45; 4,32-35).

Dans la petite communauté de la Landa, on n'en est pas encore là. Chez les plus pauvres, des hommes labourent encore leur champ avec une charrue de bois tirée par... la femme! Mais parfois les hommes meurent, ou s'en vont. À la Landa, une dizaine de familles vivent ce drame.

Ce jour-là, à la chapelle, l'intervention de Modesto sur le pain de vie fait réfléchir. La communauté ne peut s'empêcher de penser à ces familles qui n'ont pas d'homme pour faire les labours. Comment soulager une telle misère? Chacun y va de son opinion. Certains ont même les larmes aux yeux. « J'ai une idée ! » s'exclame soudain l'un d'eux. « Chaque dimanche, nous déposerons quelques pesos dans une caisse spéciale. Quand nous aurons assez d'argent, nous achèterons un cheval. Ce sera le cheval de la communauté. Nous le garderons dans la cabane près de la chapelle. Tour à tour, chaque famille se chargera de le nourrir. Venu le temps des labours, nous mettrons le cheval à la disposition des familles qui en auront le plus besoin.»

La proposition est accueillie spontanément comme une inspiration du Saint-Esprit. L'accord unanime s'exprime par un tonnerre d'applaudissements et tout le monde se retire en chantant Alléluia. Les jours et les semaines passent, et la caisse reste vide. Les gens se font prier, remettent à plus tard, inventent mille prétextes pour ne pas collaborer. Modesto revient à la charge : « L'idée du cheval, ça vient du bon Dieu. Le temps presse. Il faut remplir cette caisse au plus tôt. Comme vous savez, moi, je n'ai pas d'argent,; mais lorsque nous aurons notre cheval, je m'engage à faire gratuitement les labours des familles les plus pauvres. Car, à bien y penser, même avec un cheval, ce ne serait vraiment pas chrétien que de laisser les femmes se débrouiller seules. Ce sera donc ma contribution. »

Tous embrassent Modesto avec émotion et rentrent à la maison. Mais dans la caisse, pas un traître sou. Modesto n'a que neuf enfants. Il est paysan et, à force de débrouillardise, il a appris la maçonnerie. Nilda, son épouse, prend soin d'un petit troupeau de chèvres et cultive un potager dans les cailoux. C'est lui, Modesto, qui a bâti la chapelle de la communauté, sans beaucoup d'aide à vrai dire. Aujourd'hui, en regardant la caisse toujours vide, Modesto sent qu'une fois de plus il lui faudra faire le premier pas. Le cœur un peu lourd, il se rend chez un vieil oncle d'un autre village et lui emprunte de l'argent. Puis il achète le cheval, le nourrit à ses frais et fait les labourages promis. Personne de la communauté n'apporte un sou, ni un brin de foin, ni même un simple coup de main.

Après deux ans de ce régime, Modesto et Nilda n'en peuvent plus. Avec mille regrets, ils prennent la décision de mettre fin à l'opération. Le cheval, très amaigri, est revendu à perte. Le brave oncle prêteur n'est remboursé qu'à demi. Mais le bruit court à l'effet qu'en vendant l'animal Modesto se serait graissé la patte. La communauté fronce les sourcils et les cœurs s'assombrissent. Bien que Modesto démontre

dans un tournemain l'absurdité de cette rumeur, tous ne se laissent pas convaincre. Trois ou quatre individus quittent la place avant que la réunion ne prenne fin. L'auréole de Modesto n'est plus ce qu'elle était.

En ce même moment, une crise éclate à la tête de cette paroisse dont la Landa fait partie. L'Évêque vient de limoger son curé (un certain Jérémie qu'on connaît déjà) et son équipe. Au départ, l'évêque avait béni ce projet de petites communautés autour de la Parole de Dieu. Et il était d'accord pour que des animateurs laïques du genre de Modesto et Nilda soient formés à cette fin. Mais, maintenant, il en a plein sa mitre. Ces petites communautés, à son avis, ont dépassé les limites. Leur option pour les pauvres et leur engagement social provoquent des remous dans certains secteurs de l'église et de la société, ce qui cause de plus en plus de soucis au pasteur du diocèse.

Comme évêque, bien évidemment, il n'a rien contre les pauvres, mais, à son dire, l'église doit s'occuper aussi des riches. Il n'aime pas cette option « préférentielle » pour les pauvres qui lui paraît discriminatoire. Les riches aussi sont les enfants de Dieu. Dans l'Évangile, la pauvreté n'est pas d'abord un mal qu'il faut combattre mais une vertu fondamentale pour accéder à la sainteté. « Heureux les pauvres en esprit ! » proclame Jésus. Certes, précise l'évêque, il y a une pauvreté qui n'est pas vertu, et qui doit être combattue. N'empêche que les riches ont aussi leur pauvreté; bien que de nature différente, elle est souvent plus pernicieuse et moins supportable que celle des pauvres. Tous les riches ne sont pas des saints, il en convient, mais tous les pauvres n'en sont pas non plus. Cependant, il y a des riches qui se montrent très généreux à l'égard du Grand Séminaire et contribuent à plusieurs œuvres importantes du diocèse. Il y a aussi les militaires. Ils ne sont pas tous des démons comme se plaisent à les décrire certains esprits tordus. Qui donc a ramené l'enseignement religieux dans les écoles sinon les militaires?

En tordant les textes du concile Vatican II, regrette l'évêque, certains esprits en sont venus à confondre pastorale et politique. Les Droits humains et la justice sociale, précise l'évêque, les problèmes ouvriers, la cause des disparus de la dictature, les revendications des communautés aborigènes pour la protection de leur culture et la récupération de leurs terres ancestrales sont des questions qui ne laissent pas l'Église indifférente, mais ne sont, en aucun cas, de son ressort; ces questions relèvent toutes de la politique et de l'État. « À César donc ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ! »

Enfin, dans l'esprit du bon évêque et de ses conseillers, ces petites communautés qui mêlent la religion aux questions de

justice et de liberté et qui s'entichent un peu trop allègrement des traditions païennes des indigènes, dénaturent le message de l'évangile; elles font le jeu des gauchistes, fermentent la lutte des classes et mettent en péril la paix sociale. Il faut prendre des mesures.

Et des mesures sont prises. Jérémie est chassé de la paroisse et même du diocèse, et son équipe est envoyée aux limbes. Tout ce beau monde est remplacé par quelques pieux laïques et un vieux prêtre de très mauvais caractère mais de doctrine sûre. Ce dernier, né Teuton, est connu, entre autres, pour farcir ses homélies d'exploits rocambolesques qu'il aurait lui-même accomplis au cours de sa longue carrière, dont celui peu banal d'avoir servi comme officier dans l'armée de son pays, à l'époque d'un certain Hitler.

La mise au ban de Jérémie et son équipe déclenche un séisme qui se répercute jusque dans les plus petites communautés. À la Landa, Modesto est sur-le-champ écarté de son service d'animateur. Une bonne demoiselle d'âge canonique, dont la fiche religieuse ne connaît pas de tache, est nommée d'office pour faire le lien entre la chapelle et le curé. Sous une pluie de farine et de confetti et au rythme des sikuris, l'élue est consacrée par la communauté dans sa nouvelle fonction. L'ancienne commission « pro templo », responsable des clefs, des bancs, de la cloche, des fêtes et des sous, voit son exil prendre fin et reprend du service comme dans le bon vieux temps. Le curé teuton, plus dévot du catéchisme d'autrefois que de chevaux communautaires, est aux oiseaux. Désormais, à la Landa, les choses reviennent comme elles étaient avant Jérémie et Modesto. Les gens n'ont plus besoin de participer à quoi que ce soit, sauf à rendre le curé heureux. On ne partage plus le pain maison ni le vin Toro, ni les limonades, ni les feuilles de coca, et on ne se dérange plus pour célébrer la Parole en l'absence du prêtre. Quand monsieur le curé est là, on assiste à la messe et c'est tout.

À la messe, on rabâche la Parole de Dieu en pensant aux mouches. On ne chante presque plus, surtout pas les chants de Jérémie, et plus personne ne rêve de changer le monde. Mais on ramasse des sous. Non, toutefois, pour acheter des chevaux, mais pour commander des messes. Des messes pour les morts, bien évidemment, car la santé des morts dans l'au-delà a quand même plus d'importance que celle de certaines femmes qui ont couru après leur malheur en mettant des enfants au monde en-dehors des liens sacrés du mariage. Par conséquent, la caisse de la chapelle ne chôme pas. Au fur et à mesure qu'augmentent les sous, se multiplient les visites du prêtre et les messes pour les défunts. On récolte même des petits surplus qui sont utilisés religieusement pour refaire la peinture de la chapelle et aussi celle de

la statue de la Vierge, et coopérer à la caisse des vocations pour le séminaire diocésain. Le vieux prêtre n'a que des louanges à l'endroit de ses chères petites brebis de la Landa. La bonne religion de toujours est enfin revenue à la maison.

Les gens de la Landa ne sont certainement pas de mauvaises personnes, loin de là! Tous aiment Jésus et croient aveuglément que l'hostie consacrée par le prêtre est vraiment le Corps du Christ. Ce qui est dur pour eux, ce n'est pas le dogme de la transsubstantiation dont ils ignorent l'existence, mais de faire en sorte que la Parole de Jésus se transforme en gestes de partage, de participation et de solidarité pour que personne autour d'eux ne souffre de la misère ou de la faim. « Ça, c'est vraiment trop dur... », pensent-ils. Et peu à peu ces bonnes gens délaissent le chemin de Jésus pour retourner à la religion du bon vieux temps dans laquelle temple et culte offrent plus d'attraits que les pauvres et la justice.

Tous, heureusement, ne pensent pas ainsi. Malgré les humiliations, Modesto et Nilda continuent de servir dans l'ombre avec l'espoir qu'un jour la communauté ressuscite. « Ma chair est vraiment nourriture »... Ce n'est pas tout le monde qui comprend ça. C'est pourquoi, dans le monde, les « chevaux communautaires » ne pleuvent pas et beaucoup de gens crèvent de faim.



AIMÉ DES PAUVRES

Journal La Croix.com

Dans les bidonvilles de la capitale argentine où le cardinal Bergoglio aimait se rendre, de nombreux habitants restent marqués par lui. Les prêtres engagés dans ces banlieues se sont toujours sentis soutenus par leur ancien archevêque. Ils saluent sa simplicité, sa disponibilité et son écoute.

C'est une *villa* (prononcer « vija ») comme il y en a des centaines autour de Buenos Aires, et comme on en trouve dans toutes les mégapoles latino-américaines, sous le nom de *favelas*, de *barrios* ou de bidonvilles. Les rues sont en terre, les maisons en parpaings ou en briques inachevées, des chiens pouilleux rôdent en quête de déchets, plus de la moitié des jeunes s'adonnent à la drogue dès 12 ou 13 ans, nombreux sont leurs pères à se saouler les fins de semaine et tous manient facilement couteaux et armes à feu.

La *villa* Soldati, avec ses 15 000 habitants – majoritairement boliviens et paraguayens – ne fait pas exception. Esther Gimenez, 48 ans, mère et grand-mère, y gagne sa vie en vendant des *empenadas* (chaussons fourrés à la viande ou au fromage) qu'elle cuisine dans son deux-pièces sombre. Ses yeux brillent d'émotion pour évoquer sa première rencontre avec « *nuestro papa* » il y a six ans, alors qu'elle était à l'hôpital dans un état critique, après une opération ayant mal tourné.

Beaucoup l'appellent encore « Padre Jorge »

« *Il est entré dans la chambre pour saluer la religieuse qui était dans l'autre lit. Il m'a parlé, m'a bénie, et a gardé longuement mes mains dans les siennes : c'était comme si le Christ m'avait touché; tout mon être a frissonné... Ses mains sont saintes; j'ai reçu de lui une vie neuve* », raconte-t-elle en soulignant qu'une semaine après elle était guérie. Elle a gardé le chapelet de plastique blanc que son visiteur, dont elle ignorait alors le nom, lui a donné ce jour-là.

À deux reprises, cette catholique pratiquante, dont l'un des fils est catéchiste dans la *villa* Soldati, a revu l'archevêque. À chaque fois, il l'a saluée avec cette bienveillance douce et attentive que tous ici lui reconnaissent. Une première fois, il est venu célébrer des confirmations. Deux mois plus tard, il a participé à un chemin de croix. Après la messe, s'étonnant de voir qu'il n'était pas en voiture, elle l'a raccompagné à l'arrêt de bus en lui confiant ses soucis. « *Il m'a dit : "Tu as le*

Christ en toi, tu n'as pas à t'inquiéter" et il m'a serrée dans ses bras ! »

« *Le cardinal Jorge Mario Bergoglio aimait venir ici* », confirme le P. Pedro Bayacazal, curé de la paroisse de la Vierge-Immaculée, construite et peinte par les habitants. Il y est encore venu en novembre. « *Alors que, dans les années 1960-1970, les prêtres villeros se sentaient peu soutenus par la hiérarchie et souvent isolés, aujourd'hui ce n'est plus le cas* », poursuit le jeune prêtre en chemise qui a été ordonné diacre, puis prêtre par « Padre Jorge », comme beaucoup ici appellent l'ancien archevêque, notamment les prêtres *villeros*, ceux qui ont choisi de travailler dans les bidonvilles.

Menaces des trafiquants

Pour le P. Bayacazal, celui qui fut successivement évêque auxiliaire (1992-1997), évêque coadjuteur (1997-1998), puis archevêque de Buenos Aires, a « *su créer l'unité entre les prêtres* » en se faisant proche et disponible à tous. « *Chaque prêtre pouvait l'appeler et quand il était à son bureau, il répondait lui-même* », ajoute le P. Jean de Montalembert, aumônier de la communauté francophone de Buenos Aires depuis 2000.

Certains de ces prêtres *villeros* essayent d'aider les toxicomanes. Dans la *villa* 21, le P. José Maria di Paola, surnommé affectueusement « Padre Pepe », a édifié fin 2007 le Hogar de Cristo, un foyer d'accueil et de désintoxication. L'archevêque y était venu pour le Jeudi saint, en 2008, et avait lavé les pieds de douze jeunes qui y étaient hébergés. Tout cela n'a pas plu aux trafiquants qui ont menacé Padre Pepe de mort. Quand le cardinal Bergoglio l'a appris, il en a informé les prêtres du diocèse, puis les médias ont relayé l'information, si bien que de partout des Argentins se sont précipités pour exprimer leur soutien au travail fait au Hogar de Cristo. « *Ce fut comme un bouclier de protection, face à ceux qui tuent sans savoir ce qu'ils font* », assure le Padre Pedro.

«Faire un avec le prochain »

« *C'est un homme de prière ; à peine tu le touches et tu sens sa paix couler en toi* », raconte Mauricio Juarez, 18 ans, hébergé depuis peu par Padre Pedro. Confirmé à 14 ans par le cardinal Bergoglio, le jeune homme n'a jamais manqué de se faire bénir par lui à chacune de ses visites. « *C'est lui qui m'a conduit à mieux connaître le Christ* », résume-t-il. « *La règle de vie de Padre Jorge, c'est faire un avec le prochain, particulièrement avec celui qui souffre* », appuie le P. Andrés Aguerre, 42 ans, vice-provincial des jésuites d'Argentine-Uruguay, dans son bureau du « colegio del Salvador », grand établisse-

ment scolaire pour garçons du centre de Buenos Aires.

Entré dans la Compagnie de Jésus en 1987, le P. Aguerre ne l'a pas connu comme supérieur provincial et n'a jamais vécu dans la même communauté que lui, mais il cite plusieurs anecdotes qui prouvent combien le pape François a « *une mémoire incroyable : il se rappelle les noms, les anniversaires, les confidences et sait se manifester à ceux qui sont en difficulté* ».

Des sermons très forts

C'est le cas de Nora Mahel Cosiro, 56 ans, paroissienne de Saint-Joseph-Patriarche à San Miguel, à 35 km environ de Buenos Aires, dont le P. Bergoglio a été le premier curé. Elle l'a connu lorsqu'elle s'est engagée comme catéchiste. « *Ses sermons se poursuivaient d'un dimanche à l'autre ; ce qu'il disait était très fort* », sourit-elle, en soulignant combien elle a « *beaucoup reçu de lui spirituellement* ».

C'est à lui qu'elle demanda de célébrer ses noces en 1988. Et c'est vers lui qu'elle se tourna quand son mari mourut dans un accident, cinq ans plus tard. Avec trois enfants en bas âge, elle avait besoin de trouver du travail. « *Mais Padre Jorge m'a dit de m'occuper d'abord de mes enfants et il m'a dépanné quand j'avais besoin d'argent. Après, c'est lui qui m'a trouvé un poste administratif à l'Universidad del Salvador* », qui appartient à la Compagnie de Jésus. Chaque année, le P. Jorge se manifeste à elle. « *Il est un ami et un père pour moi ; il m'a tenu la main dans les épreuves mais aussi dans les bons moments* », poursuit cette femme généreuse qui visite les malades et les familles en deuil dans les quartiers pauvres de San Miguel.

« Tu es la première femme jésuite »

« *Souvent je le voyais marcher dans le cloître de San Miguel, confessant un novice ou un frère jésuite, et je lui disais en riant que j'aimerais bien m'entretenir ainsi avec lui, car il avait une façon de dire l'essentiel de façon directe, très claire.* »

Nora Mahel Cosiro raconte encore comment, un jour, son ami cardinal lui a donné une petite croix, en lui disant : « *Tu es la première femme jésuite!* »



SECTION 2

L'ÉGLISE AUX MAINS
DE MOUVEMENTS SECTAIRES

José Comblin

La dissolution progressive du christianisme avec ses structures sociales a donné une opportunité au développement des mouvements sectaires extrémistes et leur a permis de conquérir des positions impressionnantes dans l'Église. Ils ont profité du sentiment de désolation des nostalgiques de la chrétienté pour se présenter comme les sauveurs de l'Église. Mais ils comprennent le salut de l'Église comme un mouvement fasciste ultra discipliné, totalement manipulé par certains dirigeants en général très déséquilibrés au plan psychologique. La hiérarchie est hésitante. Il leur a été permis d'occuper une grande place dans la visibilité de l'Église, surtout grâce au pontificat de Jean-Paul II, un pape tout à fait insensible à la démocratie et très favorable aux mouvements autoritaires. En Amérique latine, ces mouvements sont particulièrement actifs et politiquement très importants. Voici quelques-uns de ces mouvements nés en Amérique latine.

L'« *Institut du Verbe Incarné* », d'origine argentine, présent dans 30 pays. Il a été fondé en 1984 à San Rafael et avait son centre à Mendoza jusqu'en 2001, lorsque le centre a été transféré à Rome. Le fondateur en est le père Carlos Buela, une personnalité exceptionnellement autoritaire, récemment démis de ses fonctions par le Vatican au vu du nombre de dénonciations d'abus de pouvoir au sein de son institut. En 2001, l'épiscopat argentin est resté dans la crainte des visites fréquentes des « Visages peints » - mouvements extrémistes paramilitaires - et a tenté de fermer le séminaire de Mendoza, mais n'y est pas parvenu. C'est à ce moment que le cardinal secrétaire d'Etat du Vatican, *Angelo Sodano*, les a transférés à Rome, et leur a proposé un hébergement à Rome. Le Père Buela dit avoir appris avec l'Opus Dei qu'il était nécessaire d'avoir son centre à Rome, parce qu'ainsi on peut obtenir tout ce qu'on veut. Avec l'aide d'*Angelo Sodano*, il ne fut pas difficile d'ouvrir le noviciat au Chili. Le mouvement pratique le latin, et bien sûr les membres se promènent en soutane et renient radicalement en

interne le Concile Vatican II. Il s'agit d'une caractéristique commune à tous ces mouvements : lutter contre le Concile Vatican II. Avec l'aide de la Curie romaine.

La « *Congrégation de vie chrétienne* ». Mouvement fondé au Pérou en 1971 par un avocat péruvien Luis Fernando Figari. Il dispose de 2 évêques dans le sud du Pérou, où ils ont naturellement détruit toute la pastorale indigène. Le mouvement a généré plusieurs branches : La Communauté mariale de la Réconciliation, les Servantes du Projet de Dieu, L'Association de Marie Immaculée, la Confrérie de Notre-Dame de la Réconciliation.

Les « *Légionnaires du Christ* » ont été fondés en 1941 par le prêtre Maciel Marcial au Mexique. Ils sont dans le monde entier. Au Mexique c'est une puissance de 470 maisons, de nombreux collèges, 9 universités. Mais ils sont aussi dans toute l'Amérique latine. Ils ont accumulé une immense fortune estimée entre 25 et 50 millions de dollars. Les membres s'engagent à visiter les bienfaiteurs. Ils ont des listes de bienfaiteurs potentiels classés en fonction de leur capacité financière. L'une des principales activités des membres est de visiter ces familles pour leur demander de l'argent. Ils sont connus pour la rigidité de la structure et, comme tous les mouvements, pour la manipulation psychologique des candidats et des membres. Ils se sont fait connaître par une nouvelle à sensation lorsque Benoît XVI, accédant au pontificat, a destitué le fondateur et l'a forcé à se retirer dans une vie privée et lui a interdit d'exercer toute fonction sacramentelle. Enfin, Benoît XVI a révélé ce que Jean-Paul II a toujours gardé secret. Marcial Maciel était un pédophile et a pratiqué une activité sexuelle avec de nombreux séminaristes, il avait une femme et trois enfants au moins et de nombreux amants. Tout était officiellement inconnu, mais tout le monde en parlait au Mexique. Les dirigeants du mouvement disent qu'ils ne savaient rien, ce qui paraît incroyable. Le pape a nommé un contrôleur pour prendre la direction du mouvement et prendre toutes les décisions qu'il jugerait nécessaires.

« *Les Hérauts de l'Évangile* » sont nés au Brésil d'une division de l'ancienne Tradition, Famille, Propriété (TFP), fondée par Plinio Correa dans les années 40 et condamnée par l'épiscopat brésilien. Lorsque Plinio est mort en 1995, le prêtre Joao Clá est allé à Rome pour obtenir la reconnaissance de la nouvelle association fondée par lui, sans passer par la CNBB, pour s'assurer la reconnaissance romaine, car il savait les résistances

qu'il pourrait rencontrer de la part de certains évêques. Rome a approuvé, comme elle soutient toujours ces mouvements extrémistes ultra-fondamentalistes et les ennemis du concile Vatican II. Les Hérauts veulent être une nouvelle Cavalerie au service à l'Église. Ils portent un uniforme qui est copié sur l'habit des Croisés du Moyen âge. Comme tous les autres, ils pratiquent la manipulation psychologique, infantilisent leurs membres et créent des fanatiques. Ils ont déjà leurs propres prêtres.

Au Chili, la « *Pieuse Union Sacerdotale du Sacré-Cœur de Jésus* » fondée par le prêtre Karadima, dont sont déjà issus 5 évêques. Récemment, le Père Karadima a été dénoncé pour avoir un comportement pédophile et a été démis de ses fonctions.

Ils s'inspirent tous du modèle de l'**Opus Dei** fondé en Espagne en 1928 par José Maria Escrava de Balaguer, aujourd'hui canonisé par Jean-Paul II. Tous vivent une discipline extraordinaire, pratiquent la manipulation de leurs membres qui sont comme esclaves de l'organisation, tous pratiquent le chantage religieux pour amener des candidats et fidéliser les membres. Tous sont des adversaires de Vatican II et pratiquent le fanatisme religieux les rendant incapables de tout esprit critique. Tous produisent des membres techniquement très efficaces mais fanatiques. Tous sont très riches, parce qu'ils fréquentent le monde des puissants et exercent un chantage pour obtenir de l'argent. Tous ont de l'influence dans le monde politique de l'extrême droite. Tous occupent des positions fortes à la Curie romaine et obtiennent la nomination d'évêques et d'autres autorités qui leur sont favorables et défendent les mêmes causes qu'eux. Ce sont eux qui organisent des campagnes électorales pour l'élection du pape. Bien que les Légionnaires aient commis une erreur en faisant la campagne électorale d'*Angelo Sodano*. Nous ne pouvons pas imaginer ce qu'aurait été comme pape *Angelo Sodano*, le grand défenseur de Pinochet !

Cette situation n'est pas sans rappeler ce qui s'est passé dans la dernière phase du pontificat de Pie X quand, dans la lutte contre le modernisme, le mouvement de *la Sapinière* a lancé une campagne de dénonciation dans l'Église toute entière. Aujourd'hui, c'est différent, mais le résultat est le même. Les nouvelles sectes pratiquent un chantage constant et disposent d'un immense pouvoir politique, économique, culturel. Ils intimident par leur arrogance, leur fanatisme. Ils paralysent la hiérarchie qui se sent sous pression sans être en mesure de résister. Ils entrent dans la hiérarchie et pratiquent le même chantage.

Quel poids du passé ! En Europe, le fascisme envahit le monde politique et de là passe dans le monde ecclésiastique. La démocratie est en déclin, et le clergé reprend les vieux réflexes de l'époque où l'Église commandait. Les mouvements sont la présence du fascisme dans l'Église. L'Amérique latine ne fait pas exception et subit la mainmise de ces mouvements dans plusieurs pays, dans la plupart.

Ce qui inquiète le plus dans ces mouvements extrémistes, c'est leur richesse accumulée en quelques années, et leur soif de pouvoir. C'est tellement contraire à l'Évangile que cela fait peur, et que fait peur le pouvoir qu'ils ont obtenu de l'Église, en tout cas de l'institution ecclésiastique. Jean-Paul II leur a permis de se transformer en entreprises à finalité économique avec de nombreuses pratiques externes de religion, vécues comme des mécanismes sacrés qui assurent le salut sans passer par l'Évangile. Cela peut être l'équivalent ecclésiastique des multinationales financières de la société contemporaine, ce qui est encore plus effrayant. La hiérarchie ouvrira-t-elle un jour les yeux?

Notes :

Traduit du portugais en espagnol par John Subercaseaux Amenábar du livre posthume de José COMBLIN " **O Espírito Santo e a Tradicao de Jesús** » (*Le Saint-Esprit et la Tradición de Jésus*), pages 449-451. Sao Bernardo do Campo. Editeur Nanduthi 2012 SP Brésil. Traduction française : Pierre Collet.



L'ÉLECTION D'UN NOUVEAU PAPE ET L'ESPRIT SAINT

Ivone Gebara

Écrivaine, philosophe et théologienne
Brésil, février 2013

Depuis l'attitude louable de Benoît XVI renonçant au gouvernement de l'Eglise catholique romaine se sont succédé des entrevues avec certains évêques et prêtres sur les stations de radio et de télévision dans tout le pays. Sans aucun doute, un événement d'une telle importance pour l'Église catholique romaine est une nouvelle importante et entraîne des prédictions, des élucubrations de différents genres, surtout au sujet de soupçons, intrigues et conflits internes au Vatican et qui auraient accéléré la décision du pape.

Dans le contexte des premières réactions, ce qui a attiré mon attention, ce fut quelque chose de petit et d'insignifiant à première vue pour les analystes qui traitent les affaires du Vatican. Il s'agit de la façon dont quelques pères interviewés ou des prêtres animateurs de programmes de TV ont répondu lorsqu'on leur demandait qui serait le nouveau pape, en prenant la tangente. Ils se référaient à l'inspiration du Saint Esprit ou à sa volonté comme étant l'élément dont dépendrait l'élection du nouveau pontife romain. Aucune référence à des personnes spécifiques pour répondre aux défis des situations mondiales, rien pour éveiller une réflexion dans la communauté, aucune allusion aux problèmes actuels qui ont amené l'Église à un marasme significatif, aucun appel à écouter les clameurs de la communauté catholique en faveur de la démocratisation des structures anachroniques qui soutiennent l'Église institutionnelle.

La formation théologique de ces pères communicateurs ne leur permet pas de sortir d'un discours trivial et abstrait bien connu, discours qui continue à avoir recours à des forces occultes en guise d'explication, confirmant ainsi d'une certaine façon leur propre pouvoir.

La référence continuelle à l'Esprit Saint à partir d'un mystérieux modèle hiérarchique est une façon de camoufler les véritables problèmes de l'Église et une forme de rhétorique religieuse pour éviter de révéler les conflits internes vécus par l'institution.

La théologie de l'Esprit Saint continue à leur paraître magique, avançant des explications qui ne peuvent plus parler aux cœurs et aux consciences de beaucoup de personnes

qui ont de l'estime pour le legs du Mouvement de Jésus de Nazareth. C'est une théologie qui continue à provoquer la passivité du peuple croyant devant les multiples dominations, y compris la domination religieuse. Ils continuent à répéter des formules comme si elles satisfaisaient la majorité des gens.

Cela m'attriste de vérifier une fois de plus que les religieux et quelques laïcs travaillant dans les média de communication ne perçoivent pas que nous nous trouvons dans un monde où les discours devraient être plus clairs et caractérisés par des références philosophiques consistantes, au delà de la scolastique traditionnelle.

Une référence humaniste les rendrait bien plus compréhensibles pour le commun des personnes, catholiques et non religieux. La responsabilité des média de communication religieuse est énorme et inclut l'importance de montrer comment l'histoire de l'Église dépend des relations et des interférences dans les histoires de pays et de personnes prises individuellement. Il est temps d'abandonner ce langage métaphysique et abstrait comme si un Dieu allait s'occuper spécialement d'élire un nouveau pape indépendamment des conflits, défis, iniquités et qualités humaines. Le temps est venu d'affronter un christianisme qui admette le conflit des volontés humaines et de reconnaître qu'à la fin d'un processus d'élection, le choix fait ne peut pas toujours être considéré comme le meilleur pour l'ensemble. Il est temps de considérer l'histoire de l'Église comme une histoire construite par nous tous et toutes et de témoigner du respect de nous-mêmes en montrant la responsabilité que nous assumons, nous tous et toutes qui nous considérons membres de la communauté catholique romaine.

L'élection d'un nouveau pape est quelque chose qui a à voir avec l'ensemble des communautés catholiques répandues de par le monde et pas seulement avec une élite avancée en âge, minoritaire et masculine. C'est pourquoi, il est nécessaire d'aller au-delà d'un discours de justification du pouvoir papal et de faire face aux problèmes et défis réels que nous vivons. Sans doute, dans ce but, les difficultés sont nombreuses et les affronter réclame des convictions renouvelées et un désir réel de promouvoir les changements susceptibles de favoriser le vivre-ensemble.

Une fois de plus, cela me préoccupe qu'on ne discute pas plus ouvertement du fait que le gouvernement de l'Eglise institutionnelle soit confié à des personnes âgées qui, malgré leurs qualités et leur sagesse, ne sont plus capables d'affronter avec vigueur et audace les défis que réclament ces fonctions. Jusqu'à quand la gérontocratie masculine papale sera-t-

-elle comme un double de l'image d'un Dieu âgé, chenu, à la barbe blanche ?

Y aurait-il une possibilité de sortir de ce schéma ou au moins d'entamer une discussion à propos d'une organisation future différente ? Y aurait-il une quelconque possibilité d'ouvrir cette discussion dans les communautés chrétiennes populaires qui ont droit à l'information et à une formation chrétienne plus adaptée à notre époque ?

Nous savons à quel point la force de la religion dépend des défis et des comportements qui sont le fruit de convictions capables de soutenir la vie de beaucoup de groupes. Mais les convictions religieuses ne peuvent se réduire à une vision statique des traditions et encore moins à une vision délibérément ingénue des relations humaines. Les convictions religieuses ne peuvent pas davantage se réduire à la variété des dévotions véhiculées à travers les média. Bien plus, nous ne pouvons continuer à traiter le peuple comme ignorant et incapable de formuler des questions intelligentes et judicieuses en relation avec l'Église. Mais les pères communicateurs croient qu'ils sont en train de traiter avec des personnes passives et parmi elles, beaucoup de jeunes qui développent un culte romantique à l'égard de la figure du pape. Les religieux maintiennent cette position pour le moins commode par ignorance ou avidité de pouvoir. Expérimenter l'intervention divine dans les décisions de l'Église catholique hiérarchique sans prendre en considération le désir des communautés chrétiennes présentes dans le monde : voilà un exemple flagrant de cette situation. C'est comme s'ils voulaient réaffirmer de façon erronée que l'Église, c'est en premier lieu le clergé et les autorités cardinalices à qui est confié le pouvoir d'élire un nouveau pape et que telle est la volonté de Dieu. Aux milliers de fidèles, il incombe seulement de prier pour que le Saint Esprit choisisse le meilleur et d'attendre que la fumée blanche annonce une fois de plus « nous avons un pape ».

Habilement, ils essaient toujours de faire en sorte que les fidèles échappent à la véritable histoire, à leur responsabilité collective par le recours aux forces supérieures qui dirigent l'histoire et l'Église.

C'est dommage que ces formateurs de l'opinion publique vivent encore dans un monde théologiquement et peut-être historiquement pré-moderne, où le sacré semble se séparer du monde réel et se situer dans une sphère supérieure de puissants à laquelle seul un petit nombre a un accès direct. Il est désolant de voir comment la conscience critique par rapport à leurs propres croyances infantiles n'a pas été éveillée ni pour leur bien personnel ni pour celui de la communauté

chrétienne. Il semble que nous détectons à nouveau des aspects des nombreux obscurantismes religieux qui ont été présents à toutes les époques de notre histoire, tandis que l'Évangile de Jésus nous invite continuellement à la responsabilité des uns vis-à-vis des autres.

Connaissant les nombreuses difficultés rencontrées par le pape Benoît XVI durant son court ministère papal, les entreprises catholiques de communication soulignent seulement ses qualités, son dévouement à l'Église, son intelligence théologique, sa pensée vigoureuse comme si elles voulaient une fois de plus occulter les limites de sa personnalité et de sa posture politique non seulement comme Pontife mais aussi, pendant de nombreuses années, comme président de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, l'ex-Saint-Office. Elles ne permettent pas que les contradictions humaines de l'homme Jozef Ratzinger apparaissent et que son intransigeance légaliste et le traitement punitif qui ont caractérisé, pour une part, sa personnalité, soient rappelés. Depuis son élection, elles en parlent principalement comme d'un pape de transition. Pas de doute que ce soit le cas. Mais une transition vers quoi ?

J'aimerais que l'attitude louable de renonciation de Benoît XVI puisse être vécue comme un moment privilégié pour inviter les communautés catholiques à repenser leurs structures de gouvernement et les privilèges médiévaux que cette structure porte avec elle.

Tant du point de vue économique que politique et socio-culturel, ces structures et ces privilèges maintiennent la papauté et le Vatican comme un Etat masculin à part. Mais un État masculin avec une représentation diplomatique influente, un État servi par des milliers de femmes dans le monde entier dans les différentes instances de son organisation. Ce fait nous invite aussi à réfléchir sur le type de relations sociales de genre que cet Etat continue de maintenir dans l'histoire sociale et la politique actuelle.

Les structures pré-modernes que ce pouvoir religieux conserve encore devraient être confrontées avec les aspirations démocratiques de nos peuples à la recherche de nouvelles formes d'organisation qui correspondent mieux aux temps et aux groupes pluriels d'aujourd'hui. Elles devraient être confrontées avec les luttes des femmes, des minorités et des majorités raciales, des personnes d'orientations sexuelles et d'options diverses, des penseurs, des scientifiques et des travailleurs de professions les plus variées.

Elles devraient être réélaborées dans la perspective d'un dialogue plus grand et plus fructueux avec les autres credo reli-

gieux et avec les sagesses répandues de par le monde entier.

Et pour terminer, je veux revenir à l'Esprit Saint, à ce vent qui souffle en chacun/e de nous, souffle plus puissant que nous-mêmes, qui nous rapproche et nous rend interdépendants de tous les vivants.

Un souffle de formes, couleurs, saveurs et intensités multiples. Un souffle de compassion et de tendresse, un souffle d'égalité et de différence. Ce souffle ne peut être utilisé pour justifier et maintenir des structures privilégiées de pouvoir et des traditions antiques ou médiévales comme s'il s'agissait d'une loi ou d'une norme indiscutable et immuable. Le vent, l'air, l'esprit souffle où il veut et personne ne veut ou ne doit oser se l'approprier, même pour une seule minute. L'esprit est la force qui nous rapproche les uns des autres, c'est l'attraction qui permet que nous nous reconnaissons comme semblables et différents, comme amis et amies et qu'ensemble, nous cherchions des chemins de vivre-ensemble, de paix et de justice.

Ces chemins de l'esprit sont ceux qui nous permettent de réagir devant les forces oppressives qui naissent de notre propre humanité, qui nous portent à dénoncer les forces qui empêchent la circulation de la sève de vie, qui nous portent à dévoiler les secrets occultes des puissants. C'est pourquoi l'esprit se manifeste dans les actions de miséricorde, le pain partagé, le pouvoir partagé, dans le soin des blessures, dans la réforme agraire, dans le commerce juste, dans les armes transformées en charrues, finalement, dans la vie en abondance pour toutes/s. C'est cela qui paraît être le pouvoir de l'esprit en nous, pouvoir qui demande que nous soyons éveillés à chaque moment nouveau de notre histoire, et que nous soyons éveillés/es en nous, entre nous et pour nous.

La version originale de ce texte est en portugais.
Sa traduction espagnole a été publiée par ADITAL.
La traduction française assurée par M.P. Cartuyvels et Clau-
de Lacaille a été revue par Ivone Gebara.



PEUT-ON ÊTRE ESPÉRANT, SOU- RIANT OU MÊME ENTHOUSIASTE QUAND ON EST UN CHRÉTIEN PROGRESSISTE ET CRITIQUE?

Dominique Boisvert

21 mars 2013

C'est la question que je me suis posée en lisant plusieurs textes envoyés par mes amiEs chrétiens « de gauche » suite à l'élection du nouveau pape François.

Dans nos milieux de chrétiens engagés, il est de bon ton d'être « critique » : il ne faudrait surtout pas être surpris en train de « baisser la garde » ! Ni se laisser aller à des espoirs qui risqueraient d'être déçus. Notre souci d'« analyse » prend le pas sur la confiance et le besoin quasi maladif d'identifier les problèmes existants nous empêche trop souvent de nous réjouir sans arrière-pensée de ce qu'il peut y avoir de positif dans une situation donnée.

J'aurais plein d'exemples à donner. Je me contenterai d'un seul texte, à titre d'illustration d'une tendance fort répandue. Je précise que j'ai une grande estime pour l'auteure du texte et son œuvre, et j'élargirai très vite le débat au-delà du texte cité pour aborder les questions de fond que je veux soulever.

L'exemple d'Ivone Gebara

Dans son texte « *Un nouveau pape. La géopolitique du secret* », daté du 14 mars (lendemain de l'élection du pape François), Ivone Gebara, importante théologienne brésilienne, met en opposition les « premières émotions devant un pape sud-américain à l'expression aimable et cordiale » avec la nécessaire « critique à l'égard de ce système [de secret entourant l'élection du pape] pervers qui continue à utiliser le Saint Esprit pour le maintien de postures ultra-conservatrices revêtues d'apparences de religiosité et de soumission bonasse. »

Je ne voudrais pas citer Ivone hors-contexte (son texte a quand même 2½ pages), mais le ton général est sans ambiguïté : ceux et celles qui se réjouissent des premiers gestes du pape François sans y ajouter aussitôt des réserves sont associés aux « peuples [qui] applaudissent sur les grandes places publiques, [qui] s'émeuvent, prient et chantent pour que les

bénédictions divines tombent sur les têtes des nouveaux gouvernants politico-religieux. » Tandis qu'« Écrire sur " la géopolitique du secret " au temps de l'euphorie médiatique, c'est gâcher la fête des petits vendeurs du temple rendus heureux par leurs baraques pleines de chapelets, scapulaires, flacons d'eau bénite, images grandes et petites de beaucoup de saints. » Bref, l'émotion populaire inconsciente contre l'analyse critique rigoureuse. D'ailleurs, ne manquant pas d'autocritique, elle ajoute que « Nous sommes complices du maintien de ces pouvoirs ténébreux qui nous enchantent et nous oppriment en même temps. *Nous surtout, qui possédons plus de lucidité sur les processus politiques et religieux, nous sommes responsables de l'illusion (...).* » (les italiques sont de moi).

J'aurais bien des choses à dire sur le texte d'Ivone, mais ce n'est pas ici la place. Mon propos est plutôt de soulever une question fondamentale : quelle est la place de l'espérance pour nous, chrétiens engagés et critiques? Et comment la vivre concrètement dans un événement comme celui que nous venons de vivre suite à la démission du pape Benoît XVI?

Espoir(s) et espérance

Durant toute la période préparatoire au conclave, j'étais partagé entre des « espoirs réalistes » (qui variaient selon les jours et les nouvelles) et une véritable espérance (qui, elle, était beaucoup plus stable).

Les espoirs, nombreux et parfois un peu fous, allaient évidemment dans le sens de l'Église dont on rêve, celle entrevue durant Vatican II, qui saurait s'ouvrir à une véritable rencontre avec notre monde contemporain, ses défis, ses grandeurs et bien sûr ses misères. Pour moi, l'espoir est le sentiment *humain* qui porte mes rêves et mes désirs; mes espoirs sont mes souhaits vécus et ressentis « à vue humaine ». Et comme l'Église-Institution et ses cardinaux, électeurs ou non, de même que son Histoire millénaire comme son histoire récente, sont ce qu'ils sont, un minimum de réalisme m'obligeait évidemment à tempérer mes espoirs.

Pourtant, comme disciple de Jésus et de sa Bonne Nouvelle, j'étais et je demeure profondément espérant (ou plutôt : j'essayais et je continue d'essayer d'être chaque jour *le plus espérant possible*). Non pas en raison de l'élection du pape François (même si celle-ci a ravivé plusieurs de mes *espoirs*). Mais en raison de l'Amour et de l'Alliance annoncés par Dieu, ses prophètes et par son Fils lui-même, dans sa vie comme dans l'Évangile qui nous a été transmis à travers les siècles. Cette espérance est *spirituelle*, antérieure aux (et in-

dépendante des) péripéties ecclésiales, romaines ou plus universelles.

« À vue humaine », les espoirs comme le pessimisme¹ de nos analyses peuvent se confronter ou se justifier : seuls le temps et l'histoire détermineront qui avait raison, et jusqu'à quel point. Mais « à vue évangélique », seule l'espérance a sa place, même s'il faut souvent, comme nos ancêtres dans la foi, « espérer contre toute espérance ».

Espérance, espoir(s) et le pape François

Quel que soit l'inconnu qu'allait nous révéler le « Habemus papam », l'espérance évangélique qui n'est qu'un autre nom de l'Amour nous invitait déjà à l'ouverture et à la confiance : *Dieu* (bien sûr à travers toutes les médiations bien humaines –et donc faites du meilleur et du pire-- des cardinaux et du conclave) *allait continuer d'être présent au monde et à son Église* à travers le 266^e successeur de Pierre (selon notre décompte historique officiel).

Ce nouveau pape a bien sûr nourri, par de nombreux gestes qu'il a posés dès la première semaine qui a suivi sont l'élection, cette espérance spirituelle. Mais il a tout autant, et pas seulement chez les chrétiens, réjoui des cœurs et suscité des espoirs pour un autre visage d'Église (et donc de Dieu) offert au monde : un visage de bonté, d'accueil et de tendresse (trois autres noms de l'Amour). Plein de gens, dans l'Église et hors de l'Église, ont été *touchés* par cet homme, son sourire, ses paroles, ses actes du quotidien : faudrait-il boudier notre plaisir sous prétexte que ces réactions bien humaines et légitimes relèvent des *émotions*? Faudrait-il lever le nez sur la proximité qu'a vécue le cardinal Bergoglio avec les pauvres et les petites gens et sur l'intérêt qu'il leur a porté sous prétexte que cela ne s'attaque pas automatiquement aux causes et aux structures de la pauvreté? Le sourire et la simplicité du pape François sont-ils moins importants ou significatifs parce que ses relations avec les autorités argentines durant la *guerre sale* n'ont pas été aussi prophétiques qu'on pourrait le souhaiter?

Aucun humain, fût-il pape, ne peut être à lui seul à la hauteur de tous les espoirs humains (d'autant plus que mes ou nos espoirs ne sont pas nécessairement ceux de tous les autres)! Aucun pape, aussi saint soit-il, ne peut non plus combler totalement l'espérance qui est la nôtre, puisque celle-ci aspire à rien de moins que Dieu lui-même et son Royaume.

Le pape François semble vouloir démystifier bien des attitudes et des traditions qu'on croyait immuablement associées à la papauté : tant mieux! Il semble vouloir d'une Église pour

les pauvres : si cela se concrétise, ce serait un énorme changement de cap! Il veut une Église d'ouverture, de bonté et de tendresse : quel progrès!

Sera-t-il capable de livrer la marchandise? Nul ne le sait. Son pontificat sera-t-il assez long pour qu'il puisse apporter les changements souhaités? Impossible à savoir. Sera-t-il récupéré ou boycotté par la Curie? Seul le temps nous le dira. Répondra-t-il à tous nos souhaits et désirs légitimes? À cela, au moins, on peut déjà répondre « non » sans aucun risque de nous tromper!

Mais cela n'enlève absolument rien à la joie d'avoir un pape François qui ouvre des portes, secoue les traditions et donne enfin un certain visage humain, et donc limité, à une fonction à la fois spirituelle et humaine : la papauté en ce début du XXI^e siècle.

La papauté, l'Église et nous

Suivre les événements entourant le conclave (malgré des excès médiatiques comme on en trouve dans tous les événements que les médias jugent –ou rendent– d'importance planétaire), se réjouir (ou pas) du choix du nouveau pape, être envahi d'espairs (raisonnables ou irréalistes), tout cela ne nous dispense aucunement de revenir à ce qu'est vraiment l'Église depuis Vatican II : le rassemblement du peuple de Dieu, c'est-à-dire nous tous.

L'Église n'est ni le pape, ni la Curie romaine, ni l'État du Vatican, ni les richesses culturelles et patrimoniales accumulées au fil des âges, même si chacun de ces éléments contribue souvent, de façon très importante, à façonner l'*image* publique (et médiatique) de notre Église.

Même avec François comme pape (et sans doute davantage espérons-le), l'Église c'est nous tous. Nous tous, c'est-à-dire non seulement ceux et celles avec qui je me sens spontanément davantage proche et solidaire (les chrétiens de ma gang, ceux et celles qui partagent ma compréhension de l'Évangile et mes priorités sociales et politiques), mais aussi tous les autres chrétiens d'ici et d'ailleurs dans le monde, tous ceux et celles qui se reconnaissent comme disciples de Jésus et qui s'efforcent de vivre, au meilleur de leur conscience et dans le concret diversifié de leur culture, l'Évangile au quotidien.

Et donc pour tous les dossiers qui nous tiennent à cœur, y compris tous ceux auxquels le pape François n'apportera sans doute pas (mais peut-être serons-nous parfois surpris?) la réponse que nous aimerions (ouverture du sacerdoce aux femmes ou aux gens mariés, acceptation de l'homosexualité

ou de l'avortement, etc.), il n'est pas question de nous en remettre à Rome et de nous contenter d'attendre des « autorités » la réponse à nos questionnements. Comme Jacques Gaillot nous le rappelait, lors d'une de ses premières visites au Québec, « l'Église, c'est vous (et nous) tous : faites-le et ça se fera! »

Notre théologie de la libération

Je ne veux pas entrer ici dans une réflexion poussée sur la théologie de la libération (que nous avons nommée au Québec « théologie contextuelle »). J'utilise ici l'expression au sens de la théologie dont les chrétiens progressistes, socialement engagés ou « de gauche » se réclament.

Celle-ci intègre dans sa réflexion, et avec raison, une foule d'outils humains développés au cours des derniers siècles : sociologie, psychologie, sciences économiques et politiques, etc. Je n'ai même pas d'objection, quant à moi, à ce que la théologie tienne compte des analyses et des acquis du marxisme, au même titre que de la psychanalyse et de bien d'autres branches de la recherche et du savoir. Cela n'en fait pas pour autant une théologie marxiste ou psychanalytique.

Mais je dois reconnaître que notre fréquentation des sciences humaines a peut-être émoussé peu à peu la dimension proprement spirituelle de notre foi-telle-que-vécue-dans-notre-pratique-quotidienne.

Faire l'analyse tout à fait utile qu'Ivone Gebara proposait, avant le conclave, dans son texte sur les médiations éminemment humaines que prend l'Esprit Saint pour éclairer les cardinaux² n'équivaut pas à dire que l'Esprit Saint n'est que le nom qu'on donne aux tractations humaines ou que la somme de celles-ci. Pour moi, l'Esprit Saint (Dieu) est cette réalité mystérieuse (au sens de *mystère*) qui transcende notre réalité humaine tout en y étant intimement présente. Et réduire notre lecture de la réalité, fût-elle progressiste, socialement engagée ou « de gauche », à ses seules dimensions humaines (ce que j'ai appelé plus haut « à vue humaine »), est une erreur importante à laquelle nous n'avons peut-être pas toujours échappé.

À nous lire, j'ai parfois l'impression de rencontrer une vision du monde aussi sévère et monolithique que celle que nous avons, à bon droit, très souvent reprochée aux autorités ecclésiales et romaines depuis la fin du Concile Vatican II. Nous souhaiterions souvent imposer notre vision d'Église (place de la femme dans l'Église, morale sexuelle, priorité à l'engagement social concret, théologie de la libération, etc.) à tous les chrétiens, sans toujours tenir compte des contextes culturels et historiques particuliers ou, beaucoup plus simplement, sans

tenir compte des sensibilités ou des opinions différentes des nôtres.

Faire Église, en 2013 comme depuis toujours, c'est accepter les différences entre Pierre et Paul, c'est accepter que nul ne peut prétendre connaître ou nommer Dieu, c'est respecter les chemins uniques et particuliers que Dieu invite chacunE à suivre, c'est reconnaître qu'au nom du même Dieu et du même Évangile, deux frères ou sœurs en Christ n'arriveront pas nécessairement, en leur âme et conscience, au même choix ou à la même décision, c'est valoriser aussi bien, comme moyen de rencontrer Dieu, l'émotion que la raison, l'adhésion spontanée que l'analyse.

Mais par-dessus tout, c'est accepter que nos réactions comme nos analyses humaines, aussi importantes et indispensables soient-elles, cèdent ultimement le pas à quelque chose qui les transcende et qui s'appelle la rencontre mystérieuse et privilégiée avec le Tout Autre.

Et cette *réalité* spirituelle non seulement nous autorise à être « espérant, souriant ou même enthousiaste » (pour reprendre la question du titre), même quand on est des chrétiennes progressistes et critiques, mais elle nous y invite instamment. Car Dieu est Amour, Dieu aime le monde (y compris dans toutes ses dimensions humaines souvent discutables), Dieu nous veut tous et toutes heureux (chrétiens ou pas) c'est-à-dire sauvés. Et pour en être ses témoins sur la terre, Dieu attend précisément des chrétiens cette « joie imprenable »³ et cette espérance.

Notes:

1. J'allais ajouter : « voire le cynisme », mais je crois profondément que le cynisme est anti-évangélique et qu'il ne devrait donc jamais être de mise chez les disciples de Jésus.
2. *L'élection d'un nouveau pape et l'Esprit Saint*, Ivone Gebara, Brésil, février 2013 (4 pages)
3. Pour reprendre la riche et profonde expression de la théologienne protestante suisse, Lytta Basset : *La joie imprenable*, Genève, Éd. Labor et Fides, 1996, 371 p.



UN NOUVEAU PAPE: LA GÉOPOLITIQUE DU SECRET

Ivone Gebara

Écrivaine, philosophe et théologienne
Brésil, 14 mars 2013

Passées les premières heures de l'impact de l'élection du cardinal Bergoglio de Buenos Aires, des premières émotions devant un pape sud-américain à l'expression aimable et cordiale, la vie présente nous invite à réfléchir.

Malgré leur valeur, les moyens de communication ont aussi le pouvoir d'amortir les esprits et d'empêcher que les questions critiques affleurent à la pensée des personnes. Durant les deux derniers jours qui ont précédé l'élection papale, beaucoup de personnes au Brésil et dans le monde ont été prises par les transmissions en provenance de Rome. Sans doute, un événement historique de cette taille ne se répète pas tous les mois. Mais quel intérêt ont les grandes entreprises de télécommunication à transmettre les innombrables détails de l'élection du nouveau pape ? À quoi servent les millions de dollars dépensés en transmissions ininterrompues jusqu'à l'arrivée de la fumée blanche ? Du côté de qui se situent ces intérêts ? Quel intérêt a le Vatican à rendre possible toutes ces transmissions ? Ces questions sont peut-être inutiles aux yeux de beaucoup, mais elles continuent à être significatives pour quelques groupes préoccupés de la croissance de la conscience humaniste de beaucoup d'entre nous.

Les entreprises de télécommunication sont en grande partie responsables du maintien du secret dans les politiques électorales du Vatican. Le secret, les serments et les pénalités pour non-respect du serment font partie intégrante de l'affaire. Ils créent l'impact et font l'information. Il ne s'agit pas d'une tradition séculaire sans conséquences pour la vie du monde, mais de comportements qui finissent par vicier la recherche de dialogue entre les groupes ou par exclure des groupes d'un dialogue nécessaire. Aucune critique à l'égard de ce système pervers qui continue à utiliser le Saint Esprit pour le maintien de postures ultra-conservatrices revêtues d'apparences de religiosité et de soumission bonasse. Aucun espace pour que les voix dissonantes puissent se manifester dans les transmissions officielles même avec le risque d'être lapidées. À l'un ou l'autre moment, un petit point critique est esquissé mais il est aussitôt étouffé par le statu quo imposé par l'idéologie dominante. Du nouveau pape François, on raconte qu'il utilise les transports en commun, qu'il est proche

des pauvres, qu'il fait lui-même sa cuisine et que le choix de ce nom l'assimile au grand Saint d'Assise. Il a été immédiatement présenté comme une figure simple, cordiale et sympathique. Dans la presse catholique, pas un mot des soupçons de plusieurs en relation avec sa position au temps de la dictature militaire, de ses positions politiques actuelles, de ses positions contre le mariage égalitaire ni même contre l'avortement légal. Pas un mot de ses critiques en relation avec la théologie de la libération et de son désintéret vis-à-vis de la théologie féministe. La figure de bonté et sans ostentation choisie par les cardinaux assistés par le Saint Esprit cache l'homme réel avec ses contradictions innombrables. Aujourd'hui, les journaux (Folha de S.Paulo, O Estado de Sao Paulo) délimitent un profil différent du nouveau pape en termes d'une perception plus réaliste de sa biographie. Autrement dit, on peut suspecter que l'élection fait partie d'une géopolitique des intérêts opposés et de l'équilibre des forces dans le monde catholique. Un article de Julio C. Gambina de Argenpress publié par Internehier (13 mars 2013) ainsi que d'autres informations diffusées par des groupes alternatifs du Nicaragua, du Venezuela, du Brésil et surtout de l'Argentine confirment mes suspicions. La chaire de Pierre et l'État du Vatican doivent déplacer leurs pièces dans l'échiquier mondial pour favoriser les forces des projets politiques du Nord et de ses alliés du Sud. Le Sud a été, d'une certaine manière, coopté par le Nord. Un chef politique de l'Église venu du Sud va équilibrer les pièces de l'échiquier mondial largement bousculées ces dernières années par les gouvernements populaires d'Amérique latine et par les luttes de beaucoup de mouvements parmi lesquels les mouvements féministes du continent porteurs de revendications qui dérangent le Vatican. Si c'est au Sud que quelque chose de nouveau est en train d'arriver du point de vue politique, rien de mieux qu'un pape du Sud, un latino-américain pour affronter ce nouveau mouvement politique et conserver intactes les traditions de la famille et de la propriété. Sans doute, une affirmation de ce type brise l'enchantement du moment de l'élection et l'émotion de voir la foule sur la place saint Pierre éclater en applaudissements et en cris de joie devant le visage du pape François. Beaucoup diront que ces critiques tirent profit d'un événement aussi émouvant que l'élection d'un pape. Peut-être, mais je crois que ce sont des critiques nécessaires.

La tonitruante préservation de l'évangélisation comme priorité de l'Église apparaît comme la préservation d'un ordre hiérarchique d'un monde où les élites gouvernent et les peuples applaudissent sur les grandes places publiques, ils s'émeuvent, prient et chantent pour que les bénédictions divines tombent sur les têtes des nouveaux gouvernants politico-religieux. Le même catéchisme, avec peu de variations,

continue à être reproduit. Il n'y a pas de réflexion, on n'éveille pas les consciences, on n'invite pas à penser mais à conserver une doctrine quasi-magique. D'un côté, la société du spectacle qui nous envahit pour que nous entrions dans la discipline de l'ordre/désordre contemporain avec une certaine dose de romantisme et de l'autre, une société assistentialiste identifiée à l'évangélisation. Sortir dans les rues pour donner à manger aux pauvres et prier avec les prisonniers, même si cela a quelque chose d'humanitaire, ne résout pas le problème de l'exclusion sociale présente dans beaucoup de pays du monde.

Écrire sur « la géopolitique du secret » au temps de l'euphorie médiatique, c'est gâcher la fête des petits vendeurs du temple rendus heureux par leurs baraques pleines de chapellets, scapulaires, flacons d'eau bénite, images grandes et petites de beaucoup de saints.

Le problème est que si on dévoile le secret, on disloque le charme de la fumée blanche, on brise le suspense d'un conclave secret qui ferme au peuple catholique l'accès à l'information à quoi nous avons droit, les corps vêtus de pourpre se dénudent avec leurs histoires tortueuses.

Briser le secret, c'est briser la fausseté du système politico-religieux qui gouverne l'Église catholique romaine. C'est retirer les masques qui nous soutiennent pour, finalement, ouvrir nos cœurs à la véritable interdépendance et responsabilité entre nous tous. Les jeux du pouvoir sont pleins d'astuces, d'illusions et même de bonne foi. Nous sommes capables de nous laisser impressionner par un geste public de tendresse ou de sympathie sans nous interroger sur ce qui, de fait, constitue l'histoire de cette personne. Nous ne nous interrogeons pas non plus sur les actions de son passé, de son présent et de ses perspectives d'avenir. Il suffit de l'instant de l'apparition de la figure sympathique vêtue de blanc pour nous impressionner. Nous sommes capables de nous émouvoir devant un amical « bon soir » papal et d'aller au lit comme des enfants sages bénis par la bonté papale. Déjà, nous ne sommes plus orphelins, car être orphelin de père dans une société patriarcale est insupportable, même pour peu de jours.

Nous sommes complices du maintien de ces pouvoirs ténébreux qui nous enchantent et nous oppriment en même temps. Nous surtout, qui possédons plus de lucidité sur les processus politiques et religieux, nous sommes responsables de l'illusion que ces pouvoirs créent dans la vie de milliers de personnes, surtout l'illusion créée par les moyens de communication religieuse. Nous sommes capables de nous laisser attendrir au point que nous en oublions les jeux de pouvoir, les manipulations invisibles de l'art théâtral cultivé et telle-

ment important en ces occasions.

Nous ne pouvons pas faire des prévisions sur les chemins du futur de la gouvernance de l'Église catholique romaine. Mais à première vue, il ne paraît pas que nous puissions attendre de grands changements dans les structures et les politiques actuelles. Les changements significatifs viendront si les communautés chrétiennes catholiques assument effectivement la direction du présent du christianisme ou plutôt si elles sont capables de dire à partir des nécessités de leur vie comment l'Évangile de Jésus pourrait être traduit et vécu dans nos vies aujourd'hui.

La géopolitique du secret a des intérêts immenses à défendre. Elle fait partie d'un projet mondial de pouvoir où les forces de l'ordre se voient menacées par les cultures et par les révolutions sociales en cours dans notre monde. Maintenir le secret, c'est justifier qu'il y a des forces supérieures aux forces historiques de la vie et que celles-là sont plus décisives que les orientations que nous pouvons donner à notre lutte collective pour la dignité, le pain, la justice et la miséricorde au milieu des nombreux revers et tristesses qui nous accompagnent au milieu du chemin.

Je termine cette brève réflexion dans l'espérance que nous puissions ne pas éteindre la lumière de liberté qui vit en nous et continuer à boire aux sources de nos rêves de dignité avec lucidité sans nous laisser impressionner par les surprises qui peuvent sembler de grandes nouveautés. Finalement, c'est seulement un pape de plus qui inscrit son nom sur une institution qui, malgré son histoire de hauts et de bas mériterait d'être transformée et repensée pour les jours d'aujourd'hui.

Des changements peuvent toujours arriver et il faut être ouverts aux petits signes d'espérance qui font irruption de tous les côtés même dans les institutions les plus anachroniques de notre monde.

La version originale de ce texte est en portugais et a été publiée sur le site d'ADITAL le 14 mars.

La traduction française assurée par M.P. Cartuyvels a été revue par Ivone Gebara.



LE VATICAN NE S'EN TIRE-T-IL PAS TROP BIEN AVEC SA PRATIQUE D'APARTHEID DES FEMMES?

Johanne Phillipps
et Denise Couture
10 mars 2013

Le patriarcat catholique romain reçoit une publicité extraordinaire à la suite de la renonciation du pape Benoît XVI. Comment expliquer que le Vatican affiche une image publique aussi positive, alors qu'il pratique un apartheid des femmes? Pour la théologienne étatsunienne Mary Hunt, la fumée du conclave brûle les yeux des femmes. Si le Vatican adoptait une politique explicite de ségrégation raciale, les critiques fuseraient de toutes parts. On l'isoleraient, il perdrait son prestige. La ségrégation sexuelle n'a cependant pas le même effet. Pourquoi?

Un patriarcat explicite

En réaction au féminisme, le Vatican a développé une théologie de la femme. Il n'existe pas une théologie de l'homme, car celui-ci occupe la position normative.

Cette théologie énonce que la femme est créée comme une autre pour l'homme, qu'en elle est inscrit le principe d'aide. Sa nature immuable, voulue par Dieu, consisterait à être épouse et mère, physique ou spirituelle. Ses rôles sociaux comporteraient en conséquence les actions de prendre soin, d'écouter, de soigner, d'éduquer. Dans cette logique, la femme demeure une aide à l'homme pour la procréation. La relation sexuelle dans le mariage doit demeurer ouverte à la conception, d'où l'interdiction de la contraception et de l'avortement.

Certes, le Vatican nous dit et nous répète dans le même souf-
fle que l'homme et la femme sont égaux. Ils le sont en dignité humaine. Cela veut dire que les deux sont humains dans la différence de leur nature et de leurs fonctions. Les femmes sont distancées des hommes. Elles leur sont subordonnées. On leur assigne des rôles de service. La théologie vaticane expose une pensée patriarcale explicite et exemplaire.

Un apartheid des femmes et une crise du catholicisme romain

Le Vatican pratique un apartheid des femmes. Il exclut les femmes de l'élaboration de ses politiques de tous ordres, de la production théologique vaticane ainsi que des prestations rituelles et symboliques. Il s'agit d'une forme extrême et obsolète de discrimination des femmes qui est contestée partout dans le monde.

Il importe de distinguer le Vatican des personnes croyantes qui composent l'Église catholique romaine. Le Vatican, c'est l'Église de Rome constituée en État. Il comprend environ 830 citoyens, dont 96 % d'hommes, tandis que l'Église catholique romaine, c'est nous! Ce sont les personnes qui s'identifient comme catholiques, environ 1,2 milliard de personnes réparties sur tous les continents, dont les cultures, les conditions de vie et les pratiques spirituelles sont immensément diversifiées.

Nous vivons présentement une crise profonde du catholicisme romain qui s'exprime par une scission entre les autorités vaticanes et les aspirations d'une grande proportion de fidèles. Un large mouvement interne à l'Église remet en question la pensée unique et la vision sexiste que le Vatican tente d'imposer. La plupart des catholiques d'aujourd'hui ne croient pas à la discrimination envers les femmes comme élément constitutif du catholicisme.

Nous ne sommes plus habitués à une politique qui justifie explicitement la ségrégation et l'oppression des femmes et qui cherche à l'implanter de manière forcée. C'est pourtant ce que fait le Vatican.

Toute la société est concernée par la ségrégation des femmes exercée par le Vatican

Le racisme explicite nous apparaît désormais insoutenable. Il ne saurait plus être accepté que le Vatican développe une pensée qui en donnerait un fondement théologique. La ségrégation qu'il exerce à l'endroit des femmes et la justification qu'il en donne sont pareillement intolérables. Cette situation concerne tout le monde. Ses effets n'épargnent personne. La séparation entre l'Église et l'État n'empêche pas le Vatican d'influencer les débats publics, notamment en ce qui concerne les droits génésiques des femmes et les droits légaux des conjoints de même sexe.

De plus, la non discrimination représente un droit fonda-

mental des femmes. L'adhésion à un groupe religieux ne doit pas entraîner la renonciation à ce droit. Les femmes catholiques n'ont pas à se voir contraintes de quitter leur appartenance religieuse parce qu'elles refusent d'adhérer aux discours sexistes des autorités vaticanes. Laisse-t-on les femmes dans d'autres groupes dans cette seule alternative? N'ont-elles pour seul choix que de quitter leur groupe ou de consentir à être discriminées? Non. Nous demandons plutôt aux groupes de cesser leurs pratiques discriminatoires. Tel serait le cas si le Vatican pratiquait un apartheid racial. Tel devrait être le cas avec sa ségrégation des femmes. Les femmes catholiques n'ont pas à renoncer à leur appartenance ecclésiale. C'est la société tout entière qui doit se solidariser avec elles.

Il faut que le Vatican cesse de s'en tirer si bien

Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire que l'autorité vaticane se verrait forcée de changer des pratiques. Comment expliquer qu'aujourd'hui l'autorité vaticane se trouve si peu confrontée à l'ensemble de la société en ce qui concerne ses positions anti-femmes? Est-ce parce que sa politique patriarcale trouve encore suffisamment de résonances dans les cultures occidentales? L'ensemble de la société cautionne ainsi les discours justificateurs du Vatican, sans tenir compte de la critique interne faite à celui-ci. La reconnaissance dont jouit le Vatican devient le creuset qui rend possible la discrimination envers les femmes. Ceci rend de plus en plus difficile la lutte des femmes à l'intérieur de l'Église. Il est temps de « ne plus laisser le "micro" à la seule hiérarchie », comme l'invite l'association *Femmes et hommes, égalité, droits et libertés dans les Églises et la société*. Il faut que l'État et les acteurs sociaux reconnaissent que le Vatican ne parle pas au nom de toutes les personnes catholiques. Il faut que le Vatican cesse de s'en tirer si bien.

Denise Couture, professeure titulaire, et **Johanne Philipps**, doctorante Faculté de théologie et de sciences des religions Université de Montréal. Les auteures sont membres de la collective *L'autre Parole*.



SECTION 3

LE PARDON DE DIEU

par Christian Duquoc

Christian Duquoc o.p., né en 1926, à Nantes (France), a été ordonné prêtre en 1953. Il étudia au Studium dominicain de Leyse (France), à l'université de Fribourg (Suisse), aux Facultés du Saulchoir (France) et à l'École biblique de Jérusalem. Diplômé de l'École biblique, docteur en théologie, il enseigne la dogmatique à la faculté de théologie de Lyon, et appartient au comité de direction de la revue Lumière et Vie.

Chaque chrétien confesse que le Dieu de Jésus n'est ni le garant de la loi morale, ni le gardien de l'ordre civil, Il est Celui qui, en son Fils, a signifié aux hommes et aux femmes qu'Il ne tient pas rigueur de leurs fautes. Des paroles et des actes de Jésus attestent l'enracinement scripturaire de cette conviction : je ne citerai pour faire bref que la parabole dite de l'enfant prodigue (Lc 15, 11-32), le récit concernant la femme adultère (Jn 8, 1-12), le pardon exprimé par Jésus sur la croix à l'endroit de ses détracteurs. Assurés de cet accord évangélique, beaucoup n'hésitent pas à convenir que leur Dieu est original, c'est-à-dire qu'il se différencie du Dieu de Moïse et de celui de Mohammed par l'infinité de son pardon. Dieu n'accuse aucun des siens, Il ne leur intente aucun procès: la Bible réserve le nom d'accusateur à Satan. Dieu nous reconnaît des avocats en ses envoyés, Jésus et l'Esprit. Confesser théoriquement le Dieu qui pardonne ne soulève aucun problème spécifique. Par contre, le vivre pratiquement, c'est-à-dire éliminer les images du Dieu juge, est un travail de longue haleine. Dès lors, la cause semble entendue: il ne saurait être question de justifier une conviction de base, il faut agir de telle sorte qu'elle produise des effets sociaux et individuels. Le pardon de Dieu ne poserait donc aucun problème dogmatique, il ne relèverait que de la pratique.

Je ne récuserai pas cette conviction majoritaire, elle dénote une bonne santé chrétienne. Toutefois, je ne suis pas certain qu'elle mesure les enjeux théologiques et sociopolitiques de son affirmation sereine. D'autres articles de ce cahier explicitent davantage là problé-

matique sociale du pardon. Je ne puis cependant en faire totale abstraction. Pas plus que je ne puis éviter l'aspect dogmatique. Ce double souci explique le déroulement de mon article : en un premier moment, je précise sur quel horizon évangélique se détache le pardon de Dieu, puis, je décris la logique répétitive qui habite notre histoire, enfin je signifie quelle révélation de Dieu transmet l'acte de son pardon.

I. L'HORIZON ÉVANGÉLIQUE DU PARDON DE DIEU

On peut toujours discuter sur le point de départ de l'investigation d'une donnée qui appartient à la fois à l'expérience humaine quotidienne (les hommes n'ont pas attendu la publication des récits évangéliques pour se pardonner), et au contenu manifeste de l'Évangile visant à établir l'originalité du pardon de Dieu, j'ai préféré partir de façon abrupte de données évangéliques. C'est un choix contestable - mais, dans ce cas, il me permet d'élucider plus succinctement l'enjeu de la relation à Dieu que définit le pardon.

Pour tracer l'horizon du pardon de Dieu, je retiens trois épisodes rapportés par les Évangiles: un récit de Marc (2,1-13) dans lequel Jésus justifie par un miracle le pardon qu'il vient d'accorder à un paralytique; le récit dans lequel Jean rapporte l'attitude de Jésus à l'égard d'une femme adultère (Jn 8, 1-12); le témoignage de Luc sur le pardon que Jésus mourant accorde à ses accusateurs (Lc 23, 34).

Le premier récit (Mc 2, 1-13) atteste la foi de la foule en la capacité de Jésus à guérir des maladies incurables à l'époque. Marc nous raconte comment on amène à Jésus un paralytique, en l'introduisant par le toit de la maison où il résidait, tant la foule qui l'assiégeait était dense. Jésus voyant la foi de ces gens dit au paralytique une parole à laquelle il ne s'attendait peut-être pas : «Mon fils, tes péchés sont pardonnés.» Parmi les assistants de cette scène, des scribes se mettent à murmurer: «Pourquoi cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul ?» Jésus ne discute pas cette conviction, il réplique que le pardon des péchés n'est pas un acte plus difficile au Fils de l'homme (c'est le qualificatif employé par Marc) que la guérison. Et joignant l'acte à la parole, il guérit le paralytique, attestant ainsi que ce «Fils de l'homme a autorité pour pardonner les péchés sur la terre ».

Il n'est nul besoin d'ajouter que la réaction hostile des

scribes ne portait pas sur la possibilité du pardon de Dieu, mais sur l'inconvenance, pour un homme, d'agir comme le substitut du Très-Haut. Dieu a le droit et le pouvoir de pardonner : Il ne saurait les partager et les déléguer, pensent-ils. Jésus refuse cette limitation; lui, humain, comme ils peuvent le constater, a reçu de Dieu autorité pour le pardon. Il existe donc, en ce monde, des témoins ou des traces de ce pardon transcendant.

L'épisode de la femme adultère (Jn 8, 1-12) défend une orientation similaire. Les scribes et les pharisiens ne veulent pas transgresser la loi de Moïse, même si, personnellement, ils la jugent trop dure. N'en étant ni les initiateurs, ni les propriétaires, ils s'estiment en être les vigiles ou les serviteurs - quel que soit le coût de cette vigilance ou de ce service. L'origine transcendante de la loi les confine à exercer la justice selon des normes préétablies, non sans protester contre ce joug. Pas plus qu'ils ne se substitueraient à Dieu pour pardonner en son nom, pas davantage ils n'oseraient enfreindre une loi qui définit, à partir de l'Alliance, l'identité de leur peuple et de leur destin.

Jésus n'éprouve pas ces scrupules. Il ne conteste pas la loi, il ne se révolte pas contre ses exigences, il met en question les conditions de son application. Il raisonne, en quelque sorte, par l'absurde. «Si personne ne pardonne à cette femme, qui pourra être pardonné? La loi exige-t-elle que tous soient sans péché pour produire son fruit, la coexistence pacifique entre les hommes au sein de l'Alliance? Faudra-t-il, d'une part, éliminer tous les impurs et tous les transgresseurs pour que l'Alliance prenne forme? Ou d'autre part, si celui qui est sans péché a le pouvoir d'absolutiser la justice de la loi, n'aboutissons-nous pas à la violence extrême? Car si tous se retirent devant la question insidieuse de Jésus: «Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre», cela signifie que si tous s'étaient estimés justes, la femme aurait péri. Leur péché les incite à une miséricorde pratique que leur pureté leur aurait interdite. La loi devient cruelle lorsqu'elle est aux mains de gens vertueux. Robespierre a écrit : «La terreur est l'émanation de la vertu.» La terreur est la violence habitée par l'idée. Jésus ne jette pas la première pierre, lui dont les récits évangéliques célèbrent la sainteté et la justice - non qu'il s'abstienne pour dénoncer les péchés des assistants; il vise à rompre le cercle entre la violence et vertu, violence et loi. Le pardon qu'il accorde à cette femme ouvre un autre espace que celui au sein duquel seuls les péchés de ses accusateurs la sauvaient et leurs vertus la tuaient. Cet espace est humain. Cet aspect est fortement souligné dans le récit lucanien de la crucifixion (Lc 23, 34). Jésus mourant ne prie pas Dieu de l'arracher à ses adversaires en les confondant ou en les réduisant à l'impuissance, il implore leur pardon.

Parce que victime, il peut sans faux-semblant pardonner à ses bourreaux.

Si nous regardons avec attention la visée de ces trois textes, nous apercevons qu'ils témoignent d'une intention analogue.

Le texte de Marc, en effet, rapportant le pardon de Jésus à un paralysé, parle d'une déclaration d'absolution sans intercession de Jésus auprès de Dieu. Jésus est alors accusé de blasphème parce qu'il usurpe un pouvoir divin. À la Passion, par contre, Jésus intercède: le pardon qu'il implore et dont il se veut responsable parce que c'est de lui et de ses accusateurs qu'il s'agit, doit être celui de Dieu et non un simple souhait humain. Entre cette demande de pardon de la part de la victime et Dieu, une complicité s'annonce: elle éclate dans la résurrection, Dieu y faisant sien l'acte de Jésus. On doit alors le lire comme parabole de l'agir de Dieu. Ainsi le geste humain qui écarte la logique de la vengeance est révélation de Dieu, au même titre que le pardon de Jésus au paralysé est parabole de l'irruption de la vie, démontrée par la guérison.

Le récit de Jean consacré à la «femme adultère» met en pleine lumière ce dont il est question dans les deux textes précédents : l'horizon du pardon, dans l'Évangile, paradoxalement ne se définit pas par rapport au péché; les transgressions de la loi n'y sont pas spécialement dénoncées. Jean situe le pardon en opposition à l'absolu de la justice légale. C'est pourquoi le pardon de Dieu n'est pas évoqué dans sa transcendance et son effet individuel : nul, en judaïsme, ne doutait de ce pouvoir de Dieu; il est envisagé dans sa trace humaine.

En effet, récuser la médiation humaine du pardon, c'est bloquer les relations sociales à un stade mortifère. Les récits de la «femme adultère» et de la Passion sont clairs sur ce point. La vie n'est pas le produit de la justice légale : il faut que celle-ci soit mise en question, en une trace humaine, pas en un hors-jeu. La transcendance du pardon de Dieu s'inscrit dans notre histoire. Jésus renverse la problématique inhérente à la justice légale, il n'existe pas pour lui de césure entre l'ici-bas et l'au-delà. Cela ressort de la demande explicite de la prière proposée aux disciples : «Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous offensent.»



II. LA LOGIQUE RÉPÉTITIVE DE NOTRE HISTOIRE

Les récits évangéliques que j'ai évoqués montrent que Jésus fait descendre le pardon du ciel sur la terre. Et il le fait descendre non tant en fonction de ce que ses auditeurs appellent le péché, que de ce qu'ils estiment être la justice. Peut-on expliquer, dans le cadre de l'Écriture cet apparent renversement?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, quelques remarques préliminaires sont utiles. Celles-ci m'ont été inspirées par la lecture d'un ouvrage de politologie.

Les relations entre les hommes sont sociales et politiques, elles ne sont pas seulement individuelles. La moins scientifique des observations du mouvement des sociétés atteste leurs rapports conflictuels. J. Freund, en raison de cette constante, assigne à l'essence du politique la relation amien-nemi. Celle-ci désigne la frontière de cet ordre : il s'abolirait s'il n'avait une extériorité potentiellement inamicale. Le politique gère le particulier, ici l'intérêt commun d'un groupe restreint. Aussi a-t-il partie liée avec la violence puisqu'il répond par vocation à une menace réelle ou imaginaire contre les intérêts ou la survie d'un parti, d'une classe, d'une nation, d'un état. Dans le cadre de cette structure particulière, la violence pose un problème moral de gestion quant à son usage, mais elle ne saurait être évincée par principe, à moins que le groupe soit prêt à renoncer à son existence.

La violence s'inscrit comme un élément nécessaire, au moins potentiellement, dans toute négociation. Ce schéma d'un usage non totalement éliminable, mais raisonné de la violence, ne tient compte ni de son lien à l'idée, ni de l'absolu de la justice.

La violence prend forme humaine spécifique lorsqu'elle est la manifestation de l'idée. Elle n'est plus alors simple agressivité instinctuelle, ou usage délimité par l'ampleur de la menace, elle est l'idée excluant tout espace en dehors de celui qu'elle définit. Ainsi le nazisme, contrairement à trop d'idées réparatrices, n'est pas l'expression d'une violence instinctuelle poussée à son paroxysme - il l'utilise certes -, il est la mise en ordre planifiée d'une volonté de purification de ce qui souille le monde: les Juifs. La violence sans l'idée peut être maîtrisée, la violence issue de l'idée n'a plus d'autre régulation que la démesure de l'idée qui l'instrumente. La terreur résulte de la conjugaison de la violence et de l'idée.

Or, contrairement à ce qu'on pense spontanément, l'idée qui s'exprime dans la violence n'est pas prise en elle-même, né-

cessairement perverse, elle n'est pas a priori comparable à celle qui habitait le nazisme: le Juif souille le monde; elle est souvent morale, telle la volonté d'une justice sans faiblesse, ou d'une transparence sociale sans faille. J'ai rappelé plus haut la phrase de Robespierre: «La terreur est l'émanation de la vertu.» L'utopie d'un monde sans corruption prenant forme réelle dans l'exercice du pouvoir s'avère terreur jusqu'à ce qu'en principe la justice soit effective et que les purs se retrouvent entre eux. Nul n'étant pur par rapport à l'utopie de la justice la violence se déploie sans limite.

Ces remarques préliminaires semblent fort loin de la questions du pardon de Dieu. Il n'en est rien, car ce qu'au premier chef opère le pardon, c'est la dissociation entre l'idée et la violence. Les récits évoqués dans le premier paragraphe en fournissent une illustration, sinon une vérification. En effet, selon l'optique de Jésus dans ces récits, le pardon de Dieu se révèle dans la césure sociale à l'égard de la justice légale.

La justice légale de l'époque de Jésus ne relève pas d'une idée contingente s'enracinant dans la décision de Dieu, elle se revêt d'absolu. Aussi toute transgression à son égard est jugée offense au Dieu de l'Alliance. En conséquence, seul Celui-ci peut remettre la dette liée à la faute. Jésus révoque le lien entre offense et dette : il circonscrit la justice légale à sa particularité contingente, son application ne dépend pas de l'idée absolue, mais de la situation du sujet. Sans doute Jésus ne rejette-t-il pas l'idée, il refuse qu'elle travaille à son profit, il lui reconnaît validité si elle travaille à la liberté du sujet.

Dans chacun des épisodes évoqués plus haut, Jésus s'oppose à la justice légale parce qu'elle enferme: elle exclut tout avenir. Ainsi, pour le paralytique, il n'existe plus d'avenir avec Dieu s'il n'est assuré de son pardon, et son avenir humain est compromis s'il ne guérit pas. Jésus, par sa parole de pardon, lui ouvre la possibilité d'une nouvelle relation à Dieu et, par sa guérison, une vie humaine non grevée par la maladie. Quant à la femme adultère, rejetée par la communauté, elle n'a plus qu'une issue, la mort. La lapidation est la transcription physique de ce rejet. Jésus lui ouvre un espace de liberté et un avenir qu'aucune justice ne lui reconnaissait alors. Le messianisme de Jésus n'aurait pas davantage d'avenir si, cédant à la puissance et à la vengeance, Jésus anéantissait ses adversaires. Sa justice excluait ses adversaires par la violence, justice authentique, en raison de son identification à Dieu. Jésus refuse cette identification: il refuse à la justice le dernier mot, il se tourne vers accusateurs et brise la logique inhérente à la répétition de la violence dont la vengeance est l'expression même. Le pardon est ce qui annonce concrètement la rupture entre l'idée et la violence. Il attaque de plein fouet ce qui paraît être une loi de notre histoire.

Le pardon rompt une logique immanente aux relations humaines soumises au système d'équivalence de la justice. Matthieu met dans la bouche de Jésus ces paroles :

Vous avez entendu qu'il a été dit ; œil pour œil et dent pour dent. Eh bien, moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre; veut-il te faire un procès et prendre ta tunique, laisse-lui même ton manteau; te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui ... (Mt 5, 38-42).

Jésus n'est pas naïf, il ne demande pas la passivité il n'exige pas le renoncement à lutter contre le mal, il montre que l'équivalence dans le mal, fût-ce au nom de la justice, ne transforme pas la société humaine. Il faut une attitude qui ne se mesure pas à ce qui fut déjà fait, il faut un geste qui innove, un geste créateur. Sinon l'enfermement dans la logique répétitive est inévitable, et cette logique a pour terme l'exclusion ou la mort d'au moins un des antagonistes. Le pardon représente cette innovation : il crée un espace où la logique immanente aux équivalences judiciaires n'a plus cours. Le pardon n'est pas l'oubli du passé, il est le risque d'un avenir autre que celui imposé par le passé ou la mémoire est invitation à l'imagination. En effet, l'équivalence juridique trace le chemin que je dois suivre, le pardon efface toute trace, il faut s'aventurer seul dans la rencontre d'autrui. «Œil pour œil» est reposant puisque l'acte est prédéterminé - mais si l'on refuse l'équivalence, si l'on juge qu'un œil particulier ne vaudra jamais un autre œil particulier, et que le dommage fait à l'autre ne compensera jamais la perte du premier, qu'il y aura seulement accumulation de maux, il faut inventer une attitude qu'aucune règle ne précise, il faut être imaginaire ou créateur. On pouvait décrire l'avenir du paralytique non pardonné et non guéri, celui de la femme adultère condamnée, ou des accusateurs de Jésus non pardonnés; on ne peut plus dire quels sont leurs avènements dès lors qu'est brisée la loi de la répétition, ou celle de l'équivalence. Le croyant imite Dieu créateur lorsque, exorcisant l'impératif de la justice légale, il œuvre à une autre relation avec ce lui auquel il pardonne. Ainsi le pardon, en transformant les relations humaines, possède-t-il une capacité de révélation du visage original de Dieu.

III. PARDON ET RÉVÉLATION DE DIEU

Notre histoire est une histoire de violence. Les théologies de la libération latino-américaines ont mis en lumière que notre histoire a été écrite du point de vue des vainqueurs. Aussi voudraient-ils la réécrire à partir de ce qu'ils appellent son revers, c'est-à-dire à partir de ceux dont les noms sont à jamais oubliés, de ceux qui furent écrasés. Cet effort pour faire émerger les anonymes rencontre un courant théologique européen, celui dont J. B. Metz semble avoir été l'initiateur. Son ouvrage, *la Foi dans la société et l'histoire* (Cerf, Paris, 1982), s'organise autour de la notion de mémoire: faire mémoire de Jésus Christ, C'est faire mémoire de la souffrance des opprimés ou des laissés pour compte. Jésus Christ fut rangé parmi les opprimés, lui qui fut injustement condamné et qui fut crucifié hors de la cité. Empiriquement, son histoire n'est pas celle d'un vainqueur: il fut jeté dehors par les pouvoirs alors en place, il appartient au revers de l'histoire. Identifié Messie sur la base de la Résurrection, il n'en demeure pas moins le rejeté. Les expulsés de l'histoire par les vainqueurs se reconnaissent en LUI. Se reconnaissant en Lui, ils confessent que le Dieu dont Il se réclamait est lui-même expulsé, que sa place est désormais hors de la cité, que son destin terrestre est avec les opprimés. Tant que l'histoire des vainqueurs se fondera sur le rejet, le Dieu de Jésus n'a pas de place dans le monde. Il paraît seulement dans la rupture introduite par Jésus dans la logique de la violence: il pardonne à ceux qui jusqu'alors mènent l'histoire. Ce pardon révèle le visage de son Dieu.

Ce n'est pas chose aisée de faire entendre aux expulsés de l'histoire que le pardon qui rompt l'engrenage de la violence ne profite pas qu'aux seuls privilégiés. En effet, le pardon semble à la fois proche de l'oubli et du laxisme. De l'oubli d'abord: remettre en mémoire les oubliés de l'histoire, comme le fait la théologie de la libération, n'est-ce pas une opération apparemment inverse à celle du pardon? N'est-ce pas réactiver les oppositions radicales, les conflits sans merci qui se sont déroulés dans notre histoire et ainsi redonner vie aux antagonismes? Le pardon, au contraire, en voulant briser la logique du renversement des pouvoirs, ne s'oppose-t-il pas à la réécriture de l'histoire? Ne vise-t-il pas à établir une nouvelle innocence par l'abolition du passé? N'est-ce pas là une attitude idéaliste qui, dans sa beauté pure, laisse le champ à l'action oppressive? L'objection n'est pas mince. Elle est susceptible d'une double réponse: l'une plus rationnelle et que j'ai formulé dans le paragraphe précédent : la violence n'a as de règle en elle-même elle est répétitive le pardon est un questionnement externe et, pour ce, abolit son mouvement répétitif. L'autre, de l'ordre du témoignage: seule la Victime a

le droit de pardonner à son bourreau. Rejeté, Jésus pardonne à ceux qui le rejettent. C'est sa situation d'expulsé de l'histoire qui lui donne droit à choisir son style de réécriture.

Du laxisme ensuite: pardonner, n'est-ce pas signifier que le passé n'ayant plus de poids dans une relation, l'avenir n'en aura pas davantage? N'est-ce point ouvrir la porte à une répétition de l'histoire passée, puisque le pardon décrète qu'il n'existe pas de sanction: il donne possibilité aux oppresseurs de continuer leur trafic.

À cette objection, les théories classiques en théologie répondent que le pardon, pour être gratuit, n'est pas un acte arbitraire: il exige une mutation dans l'attitude de l'offenseur ou du pécheur; il entre dans une autre relation avec celui qui pardonne. Celle-ci s'appelle conversion.

Quel que soit le poids de ces objections, à haute teneur humaine et à grand réalisme pour les pauvres, elles ne touchent pas au fond du débat, car elles supposent que celui qui pardonne devient l'otage de celui qui n'éprouve aucun scrupule à opprimer. Or celui qui pardonne !.sait qu'il prend un risque en abandonnant le règlement par la force ou en renonçant à la puissance du droit. Mais il sait aussi que sans ce risque, l'histoire n'a aucun avenir et que la violence se répètera par alternance d'opresseurs devenant opprimés et d'opprimés se transformant en oppresseurs. Celui qui pardonne se met hors ce jeu, au risque de sa propre vie. Car le pardon n'est pas oublié : il maintient en toute rigueur le passé délictueux; il n'est pas laxisme, il exige la conversion. Si le pardon était oublié ou laxisme, celui qui pardonne ne risquerait pas sa vie. C'est justement parce qu'il prend racine dans la vérité de la victime qu'il dérange l'offenseur ou l'oppresseur. Accepter le pardon, c'est reconnaître que le point de vue du rejeté révèle la vérité folle de l'oppresseur.

Qu'en est-il dès lors de Dieu ?

Le pardon de Dieu nous est signifié en Jésus. Jésus le proclame dans une intercession au moment où il succombe à la condamnation à mort. Jésus ne pardonne pas de l'extérieur, à la place d'autrui. Il ne se substitue pas à une victime pour affirmer qu'il n'entamera pas de processus de vengeance contre les bourreaux ou les accusateurs. Il est lui-même la victime, et c'est au nom même de cette situation qu'il offre, par son pardon à ceux qui l'écrasent, l'entrée dans une autre logique. Dieu, par la Résurrection, assume le pardon de son Envoyé, confessé son Fils. Pentecôte révèle l'universalité de ce pardon: l'Esprit énergie de la nouvelle création, et donc de nouvelles relations interhumaines, est offert à tous. Mais ni Pâques, ni Pentecôte ne sont des célébrations de l'oubli.

Ni Pâques, ni Pentecôte ne sont des cautions au laxisme.

Pâques et Pentecôte, témoins de l'assomption par Dieu du geste de Jésus, n'abolissent pas la mémoire du Crucifié. Au contraire: ce Jésus qui donne l'Esprit est celui-là même qui a été injustement crucifié. Dieu ne cesse d'être annoncé comme victime de l'oppression. Et les récits de la Passion ont universalisé cette mémoire. Il ne cesse d'être annoncé ainsi, non pour déclencher un mécanisme analogue à celui qui a produit sa mort - mais pour proclamer dans le même temps que ce n'est pas l'acte de l'oppresseur qui a le dernier mot mais la nouvelle création issue du pardon. C'est parce que le crime n'est pas oublié que le pardon est possible.

Pâques et Pentecôte ne sont pas des cautions au laxisme : Jésus ne pardonne pas en disant que l'oppresseur ou le crime sont banals. Dans le langage de son époque, et pour en manifester le tragique, il rapporte l'homicide à la puissance malfélique suprême, Satan. Le pardon n'innocente pas du crime en le banalisant, il témoigne par celui qui en est victime que l'offenseur ou l'oppresseur n'ont d'avenir qu'en reconnaissant leur faute, réhabilitant ainsi la victime, et transformant leur attitude. Le pardon exige cette transformation.

Ni oubli, ni laxisme, le pardon de Dieu postule sa transcription dans le monde des relations humaines. Certes, le pardon est gratuit, Dieu ne requiert pas de compensation, mais il ouvre une ère nouvelle. Le pardon serait abstrait si cette ère demeurait purement intérieure. En ce sens, le pardon de Dieu, révélé par celui qui fut victime d'un crime, ne cesse de signifier que Dieu est solidaire des victimes de l'histoire pour un monde renouvelé, non pas d'abord par renversement des situations, mais par création de nouvelles relations. Le pardon de Dieu est l'annonce du Royaume: il advient par conversion et non par substitution de puissance. Le Dieu de Jésus ne s'impose pas; il est Celui qui, dans la patience souvent baffouée, révèle un visage entièrement autre que celui qu'appellent nos rapports de force et notre idolâtrie de la puissance.



**DU SENS ACTUEL
DES TERMES TRADITIONNELS
DÉSIGNANT LA RÉDEMPTION**

Christian Duquoc

La lutte de Jésus, dans son existence historique, est un combat contre la servitude; un combat contre les formes les plus perceptibles d'esclavage à son époque et dans sa culture; une dénonciation des deux pouvoirs qui prétendent œuvrer à la liberté de l'homme et qui l'enchaînent. Ce combat, Jésus ne le mène pas à coups d'arguments théoriques, comme s'il élaborait une doctrine philosophique de la libération, il le conduit concrètement par son attitude, son comportement social, sa prédication sociale, son mode de vie. C'est cette lutte contre les deux pouvoirs qui le conduit à un procès et à la mort. Sa mort n'est pas le résultat d'une destinée naturelle ou d'un décret divin sans lien avec son histoire, mais la conséquence de son combat, et, en tant que telle, elle entre dans le mouvement d'affranchissement signifié par l'usage de l'image sociale de l'esclavage et de la rançon.

L'image de la rançon revêt un sens victimal ou sacrificiel dans le cadre d'une interprétation abstraite de la mort de Jésus. La mort est alors envisagée comme une donnée naturelle que Jésus assume dans un esprit d'expiation et comme prix de l'offense faite par l'humanité à Dieu. Jésus serait venu en ce monde pour offrir ce prix. Par contre, si l'on se situe dans une perspective historique, les images à saveur sacrificielle et victimale changent de signification.

Jésus, par son attitude et sa prédication a pris des positions qui l'ont conduit à un conflit dans lequel il a été perdant. Il n'a pas, devant le danger, renié les décisions qui l'ont amené à cette opposition. Dans cette opposition, des orientations fondamentales apparaissent qui ouvrent à la compréhension de ce dont il est question dans l'image du rachat, c'est-à-dire dans la réalité de notre affranchissement ou de notre libération.

Jésus affranchit du chemin de la loi comme chemin unique vers Dieu. Il se heurte en vertu de cette option à la religion traditionnelle dans le cadre pharisien. Certes, en s'opposant à l'interprétation pharisienne de la religion juive, Jésus se recommande des anciens prophètes. Il n'abolit pas l'A. T., il l'accomplit. Paul, plus tard, reprendra de façon plus abstraite la logique qui préside à la rupture entre Jésus et la religion pharisienne en faisant appel à l'exemple d'Abraham, justifié

par la foi et non par la loi.

Jésus affranchit du rêve messianique. En effet, le peuple et sans doute plus subtilement les chefs pharisiens lui demandent constamment de jouer le rôle de leader messianique. Le terme «messie» est devenu dans notre langage religieux un terme quasi propre pour désigner Jésus. Ses connotations affectives et politiques sont oubliées, sauf des spécialistes des religions ou des sociologues qui se penchent sur certains mouvements politiques ou révolutionnaires. Ce terme signifiait en Israël qu'un envoyé de Dieu prendrait en main la cause du peuple et réaliserait enfin les promesses tant attendues. Il instaurerait en même temps que l'abondance économique, la domination politique sur les ennemis et, à partir d'une transformation des rapports sociaux, conduirait à une société juste, pacifique et heureuse, il réaliserait son Royaume pour l'humanité entière à travers le leadership d'Israël. Les conditions politiques de domination et de puissance n'étaient pas des buts. Israël était au service des peuples, mais encore fallait-il, pour que ce Royaume apparaisse, que cessent la dépendance et l'humiliation.

Jésus n'a pas cédé à cette demande qui surgissait du plus profond de la conscience populaire d'Israël. En n'y cédant pas, Jésus affranchit le peuple de la fausseté de sa relation à Dieu. En effet, la demande faite à Jésus implique que le passage de l'esclavage à la liberté dans l'abondance et la justice se produira par un acte miraculeux de Dieu. Jésus n'est pas identifié par le peuple comme un leader politique, exigeant de ses partisans de combattre pour la liberté, il est identifié comme l'envoyé de Dieu, sur la base d'un certain nombre de signes, et c'est comme envoyé de Dieu, possédant en quelque sorte le pouvoir de Dieu qu'on le requiert d'intervenir dans la transformation de l'histoire. Jésus n'entre pas dans ce désir: ce serait priver l'homme de sa responsabilité historique. L'homme a orienté l'histoire dans tel sens, très souvent dans un sens d'oppression et de domination, et c'est pourquoi cette histoire ne reflète pas la gloire de Dieu; il appartient à l'homme d'en faire une histoire de justice et de liberté et non à Dieu d'octroyer par sa puissance abondance, paix et liberté. La liberté ne saurait en effet être octroyée, elle se conquiert. Jésus en ne cédant pas au désir ainsi exprimé, affranchit douloureusement de l'image dominante et instinctive de Dieu: celui qui par sa puissance se substitue à notre faiblesse tout en réalisant notre désir. Dieu n'est pas conforme à cette image instinctive, en laquelle les promesses prophétiques se trouvent enfermées; Jésus est conduit par ce refus à une opposition qui sera également une des causes de son procès et donc de sa mort.

Ainsi la mort de Jésus est la conséquence de sa vie (et je n'ai

malheureusement ici fait allusion qu'à quelques données fondamentales). Sa mort est inscrite dans sa vie prophétique, et sa vie prophétique est déjà un acte d'affranchissement. Jésus demeure fidèle à son option, il ne renie rien de ce qu'il a dit et fait en public. Il meurt innocent devant le pouvoir politique et calomnié par le pouvoir religieux. Le premier préfère la faveur du peuple, des chefs et sans doute de César aux affrontements que susciterait la libération d'un innocent. Le pouvoir politique vise dans ce cas sa propre conservation fût-ce par le crime. Quand au pouvoir religieux, l'image de Dieu qu'il véhicule et son désir de puissance ne peuvent s'accorder à la liberté responsable qu'exige Jésus dans la relation avec Dieu. Ce pouvoir oppose son Dieu à Jésus: pour ce pouvoir Jésus est un blasphémateur.

Jésus est enfermé dans un cercle. Ses ennemis l'assaillent de toute part. Le psaume 21, dont les évangélistes reconnaissent qu'il en fit sa prière lors de sa mort, décrit bien cette situation sans issue. Apparemment abandonné de Dieu, c'est dans cette situation sans espoir que Jésus prononce une parole qui ouvre l'avenir et qui rassemble les différentes formes d'affranchissement que son attitude et sa parole ont laissé entrevoir pendant sa carrière de prédicateur ambulante : il pardonne à ses ennemis et prie Dieu de faire sien son pardon. En même temps que la justification du prophète et de l'innocent, la résurrection sera l'acceptation du pardon accordé. En Jésus, à sa mort, par son pardon; s'ouvre une autre voie que celle de la haine et du désir. C'est ce pardon qu'il faut approfondir comme acte par lequel se réalise de façon non rêvée la libération de l'humanité dont l'image de la rançon ou du rachat nous parle.

Cette image du pardon est peu utilisée pour comprendre l'acte libérateur du Christ à sa mort. Pourtant, me semble-t-il, elle est le chemin qui permet de comprendre hors de toute perspective rituelle, sacrificielle, victimale et en définitive mythique, la manière dont nous sommes sauvés.

Le pardon est un acte humain inscrit dans les relations sociales et interpersonnelles. Dans le langage commun, il désigne trop souvent l'oubli. Des oppositions sont nées, des malentendus se sont glissés, des drames ont existé, mais le temps érode, et peu à peu l'oubli s'installe: en réalité, nous n'avons pas affaire alors à l'acte du pardon. Celui-ci appartient aux forts, à ceux qui osent affronter; tandis que l'oubli masque la faiblesse. Le pardon n'est pas davantage l'indifférence: rien ne mérite de lutter, rien ne vaut la peine de s'engager corps et âme. La réalité s'effrite. Il est incompréhensible de pardonner puisque tout est déjà compris et éludé. Le pardon n'est pas un refus de la réalité. On ne peut pas plus l'identifier à la naïveté. Celui qui pardonnerait n'aurait pas mesuré

la grandeur du mal, l'efficacité de la haine, le jeu vigoureux de la destruction. Il ne verrait que malentendus dans un univers sans tragique. Le pardon est un acte d'homme libre et fort. C'est dans cette orientation qu'il faut situer le pardon de Jésus à ceux qui le tuent.

Jésus mesure l'enjeu de sa condamnation. Il sait de quelle calomnie elle est le fruit, de quel fanatisme, la conséquence. Il sait ce qu'habitait le désir de le voir prendre le pouvoir. Il connaît la logique qui le conduit à un procès et finalement à la mort. Jésus n'est ni un naïf qui ne percevrait que bonnes intentions égarées et malentendus bénins, ni indifférent à la qualité des relations sociales et à la base humaine du rapport à Dieu. Son Dieu n'est pas reconnu par le seul chemin du culte. Il n'oublie pas : il sait les raisons de ses adversaires, et les fustige avec violence. Jésus ne regrette rien des oppositions qu'il a suscitées, il ne se culpabilise pas d'avoir été trop franc, trop direct, d'avoir frustré ses contemporains de la réalisation de leurs désirs. Il ne renonce pas à son choix, il reste fidèle jusque devant les tribunaux. S'il pardonne, ce n'est pas pour signifier indirectement qu'il change d'attitude. Il demeure libre, et c'est pour cela et parce qu'il ne recherchait en rien son intérêt et le pouvoir, qu'il peut pardonner.

Pardonner, c'est en définitive refuser de faire sienne la logique de l'adversaire. C'est ne pas s'enfermer dans le déroulement implacable de la haine qui conduit à un jeu de forces reproduisant sans cesse les mêmes errements et les mêmes violences. Si, à l'ironie méchante de ses adversaires le priant de descendre de la croix, Jésus avait répondu par un acte de puissance qui les aurait brisés, il serait entré dans leur mouvement. Jésus pardonnant accomplit un acte d'espérance, gros d'un avenir possible : il propose à l'adversaire une autre logique, il offre un point de départ affranchi d'un passé de haine et de violence, uniquement orienté vers l'avenir. Par son pardon, il arrache à la répétition de la même logique. S'il n'avait pas pardonné, s'il avait prononcé contre ceux qui l'assassinent la malédiction et non le pardon, Jésus aurait épousé leur point de vue, il n'aurait pas offert une nouvelle création, dans l'espérance que l'ennemi lui-même, le malfaisant, ferait sienne la logique nouvelle qui s'ouvrirait dans son pardon. Certes, Jésus a été souvent dur avec ses adversaires. Il l'a été dans la mesure où leur attitude et leur politique exploitaient religieusement ou politiquement le peuple. Mais, lorsqu'il s'agit d'une injustice faite à lui-même par ces mêmes adversaires, il pardonne. En effet, seul l'offensé peut pardonner à l'offenseur, la victime à son bourreau. C'est Jésus tué injustement qui pardonne à ceux qui le tuent, et c'est parce que c'est lui la victime de la haine et de l'injustice que son pardon - ni oubli, ni indifférence, ni naïveté - a du poids et représente une puissance d'affranchissement pour celui qui le reçoit, qui entre

dans cette logique nouvelle et accepte ainsi de construire l'avenir sur une autre base que celle de sa logique propre qui poussait à la destruction.

Jésus meurt en pardonnant. Si sa mort était le dernier mot de l'Évangile, sans doute pourrions-nous admirer sa grandeur d'âme et la noblesse de son cœur, mais rien n'assurerait que Dieu avait entendu sa prière, qu'il pardonnait, comme lui, à ceux qui le tuaient et donc rien n'établirait en définitive que cette logique de la haine, se trouvait vis-à-vis de Dieu dans une situation créatrice. Dans la résurrection Dieu fait sien le pardon de son Fils. L'attitude de Dieu ne se calque pas sur notre logique de la répétition haineuse ou de la vengeance, ou de la destruction qui nous enferme dans le passé, mais sur le pari de Jésus que le pardon ouvre l'adversaire au soupçon d'une autre possibilité que les relations de domination et de destruction. Celui qui a pardonné est désormais vivant et l'acte de son pardon, dans le don de l'Esprit qui en atteste la permanence, est assuré définitivement comme le seul jeu de Dieu à l'égard de l'humanité, le jeu qui ouvre l'avenir et que Dieu peut jouer sans se moquer des hommes exploités, c'est-à-dire sans oubli, faiblesse ou indifférence, puisqu'en son Fils, il fut lui-même la victime de cette logique malfaisante. Parce qu'en son Fils il fut le torturé, Dieu peut, sans se moquer de tous les torturés et les exploités, pardonner et assurer que ce pardon est la nouveauté qui rend l'histoire possible.

Nous pouvons maintenant revenir aux images qui dans la tradition ont véhiculé la foi en notre « rachat » : Jésus a été fait rançon pour nous, il a expié pour nos péchés. La réalité du pardon acquis en Jésus oblige à abandonner toute idée de transaction entre lui et Dieu. Jésus n'offre pas un prix pour nous acheter et ainsi apaiser Dieu par une juste compensation. Cette perspective était commandée par l'emprunt de l'image à la structure sociale de l'Antiquité. S'il fallait manifester un affranchissement, il fallait, en fonction même de la libération accomplie dans la première Pâque prendre acte de la façon dont ce processus se réalisait dans la société ancienne. Ce serait aujourd'hui archaïsme que de s'y tenir. Ce serait plus gravement donner une intelligence fautive du processus de notre libération. Par contre, le pardon signifié spécialement dans l'Évangile de Luc comme l'originalité de Dieu à notre égard, permet de montrer le caractère onéreux de notre affranchissement puisqu'il en a coûté à Jésus d'être le torturé et l'assassiné. Ce n'est pas Dieu qui exige une victime de compensation, c'est la logique de notre histoire destructrice qui requiert des victimes et des victimes innocentes. Les prophètes d'Israël avaient déjà été ces victimes. Torturé en son Fils, Dieu est victime de cette logique, mais il en brise la répétition en justifiant son Fils qui a pardonné en faisant sien

ce pardon, et du même coup il écarte toute connivence de la Transcendance divine avec la logique de la haine et de la vengeance. Nul ne peut plus en appeler à l'image instinctive de Dieu pour justifier sa domination, sa puissance, sa volonté de destruction ou sa haine. Dieu est du côté des victimes et non des bourreaux. Mais il est du côté des victimes qui créent l'histoire, car il ne désespère pas que les bourreaux entrent dans une autre logique: celle de celui-là même qui pardonne. Cette perspective peut soulever toutes sortes d'objections. Il y en a au moins une qu'elle écarte définitivement, celle d'organiser la rédemption comme un commerce entre une victime et Dieu qui la requiert. Dieu n'a pas besoin de rançon pour se faire bon à notre endroit. Mais Dieu entrant dans notre histoire et voulant en jouer le jeu sans intervention miraculeuse est contraint de se soumettre à la puissance de ceux qui s'opposent à ses prophètes de façon à la rompre de l'intérieur par cet acte fou d'espérance qui consiste à inviter à pardonner jusque dans la mort, à celui qui l'inflige. Un autre avenir s'ouvre ainsi, dont le malfaisant lui-même, s'il cesse d'être malfaisant, s'il fait sienne la bonté créatrice de celui qui pardonne, devient également l'acteur.

Extrait de « *Lumière et Vie* », Lyon



LE TROISIÈME JOUR, IL EST RESSUSCITÉ

Joan Chittister

J'ai bien vu ce qui se produisait. Elle avait été la jeune mariée prévenante, la mère de famille parfaite, épouse de son état. Elle avait fait son stage, mais renonça à sa carrière pour suivre l'homme dans un autre pays, travaillant dans un grand magasin afin de payer les factures pendant qu'il finissait ses études, pour avoir un premier enfant et finalement pour s'y établir, étrangère en pays étranger. Elle eut une vie de terrains de jeu et de dîners de réception, de repassage face à la télé tandis qu'il donnait ses cours, de jardinage et d'enfants à conduire à l'école tandis qu'il partait en voyage, faisait ses recherches, écrivait ses livres.

Puis, un jour, elle a bousculé le scénario. Elle est retournée aux études, a lancé sa propre entreprise, a commencé à donner quelques conférences. Elle n'était plus à la maison pour préparer des repas élaborés. Elle partait pour la fin de semai-

ne, se faisait de nouveaux amis, se lançait dans ses propres projets. Pendant quelque temps, il en fut stupéfait, désespéré, blessé et amer. Il avait toujours été pour elle un mari modèle et ça ne lui suffisait plus, disait-il. Elle en fut attristée. Mais elle avait confiance en elle, et elle était résolue. Elle avait été la parfaite femme invisible, disait-elle, et il ne pouvait pas comprendre qu'elle aussi voulait être une personne complète.

Ce fut une révolution des plus privées. Personne n'entendit le moindre bruit. Tout se passa en silence, et même en secret. Mais ce fut un véritable cataclysme. Peu à peu, naturellement, la vie des deux partenaires se transforma. Les choses finirent par se stabiliser. L'un et l'autre en vinrent à oublier celui ou celle qu'ils avaient été, seuls ou en couple. Et cependant, les choses ne furent jamais exactement comme avant. Elle était transformée et il s'en trouvait changé. Elle s'élevait d'une vie à une autre, et c'était exigeant pour lui aussi. Elle n'était pas différente, disait-elle, elle était celle qu'elle avait toujours été. Elle n'avait pas vraiment « changé ». Elle avait seulement développé pleinement ce qu'elle avait toujours eu conscience d'être, et il avait fini par s'en rendre compte. Ce fut une période agitée pour l'un et pour l'autre, mais aussi une période exaltante. Tous deux se renouvelèrent comme personnes. En observant la transformation qu'ils vivaient, j'en suis venue à mieux comprendre le credo. En fait, ce que j'ai mieux compris, c'est le processus de transformation. Et je suis convaincue que si vous n'avez jamais vécu de transformation, vous ne pourrez rien comprendre non plus à la résurrection.

Pendant une grande partie de ma jeunesse, l'image de Jésus sortant du tombeau n'était que cela: Jésus était mort et il était redevenu vivant, me disais-je. Et personne ne m'a démentie. Mais la question me dérangeait, je dois l'avouer, même quand j'étais petite. Je harcelais mes professeurs de religion: où était maintenant ce corps? Je passais des heures à scruter le ciel, convaincue que si je regardais assez longtemps, je finirais bien par le voir un jour. Mais s'il était quelque part au ciel, comment se faisait-il qu'il ne tombait pas? Et si Dieu était un pur « esprit », comment Jésus pouvait-il être un corps? Au fait, pourquoi Jésus avait-il un corps? Avec tout cela, je n'ai pas appris grand chose sur Jésus, mais j'ai appris à ne plus poser de questions de ce genre. J'ai appris à réciter le catéchisme et à garder mes questions pour moi. J'ai appris que ce que les adultes appellent « la foi » consiste trop souvent à bâillonner la pensée. Et j'ai appris, bien des années plus tard, que c'est justement ce genre de « foi » qui écrase complètement la foi.

En réalité, les faits avaient beaucoup plus de sens que les

explications. La première communauté chrétienne, d'abord écrasée par la disparition de Jésus et paralysée par la peur, fait tout à coup l'expérience du cataclysme, elle aussi. Toutes ses attentes normales ont été mises en pièces: l'ensevelissement n'était pas normal. Très peu de crucifiés étaient enterrés, nous disent les historiens. La mise au tombeau n'était pas normale. Le prêcheur itinérant qu'était Jésus, mis au tombeau d'abord, et dans le caveau d'un riche! Et leurs propres expériences ne sont pas normales non plus. Ils l'ont revu. Ils se retrouvent plus profondément plongés en Jésus que jamais auparavant.

« Le tombeau était vide », diront les Écritures, de manière métaphorique peut-être mais très précise néanmoins. Les gens avaient eu de nouvelle connaissance de sa présence, non pas exactement comme avant la crucifixion, c'est vrai, mais réellement néanmoins. Transformé. D'une façon ou d'une autre, Jésus avait vaincu la mort, avait arraché à sa gorge cavernueuse une vie nouvelle. Les conséquences étaient effarantes. La mort, transcendée ne fut-ce qu'une fois, ne pourrait plus jamais être permanente. En fait, la vie elle-même ne pourrait jamais plus être la même. Ressuscité des morts, Jésus faisait de la vie un matériau d'éternité. Jésus transformé nous amène à regarder au-delà de l'évidence, à accepter la présence de Dieu en des lieux inattendus sous des formes imprévues. La résurrection impose le réexamen de l'évidence, la célébration du sacrement de la transformation.

La question, bien sûr, est de savoir ce qui s'est vraiment produit là. Et ce que cet événement a à voir avec nous. La réponse est simple. Une transformation a eu lieu. Ce qui avait toujours été, a été amplifié. Et par voie de conséquence, la vie a changé partout. La transformation s'est produite des deux côtés: Jésus a atteint à une plénitude nouvelle, oui, mais les gens autour de lui aussi. Une nouvelle vie s'est mise à éclore partout.

Là où ils avaient vu Jésus, les gens après coup virent aussi le Christ, l'oint de Dieu qu'ils attendaient. Il y avait des témoins. Des femmes d'abord, puis les disciples, puis des gens sur la route. Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est qu'ils le voyaient tous différemment maintenant: Marie-Madeleine ne l'a pas reconnu au Jardin. Les disciples sur la route d'Emmaüs n'ont compris qui il était que lorsqu'il fut presque trop tard, et même alors, plus à cause de ce qu'il a fait qu'à cause de son apparence. Thomas ne put reconnaître que les plaies. La présence de Jésus parmi eux s'était de quelque façon transformée. Les choses étaient clairement réelles mais tout aussi clairement changées.

Il ne vivait plus avec eux maintenant: simplement, il «venait» à eux. Il ne faisait plus les choses qu'il faisait auparavant. Il présentait un nouvel aspect de lui-même, sinon un aspect nouveau, un aspect qui était largement passé inaperçu. Ce Jésus rayonnant avait toujours été là, on l'avait même entrevu de temps à autre, peut-être, mais jamais auparavant il n'avait été pleinement lumineux, complètement rayonnant, totalement resplendissant, entièrement révélé aux personnes qui l'entouraient. Nous comprenons cela. Nous savons que la croissance et le changement ne sont pas la mort. Il était manifeste que Jésus ne les avait pas quittés. Jésus était devenu ce que Jésus était censé être. Et c'est encore quelque chose que nous comprenons en grandissant. Comme avant, Jésus répandait dans le monde autour d'eux la joie, la grâce et l'énergie. Mais différemment.

Une chose est sûre: la résurrection de Jésus n'est pas affaire de « réanimation ». Il ne s'agit pas ici d'un cadavre qui reviendrait à la vie en attendant de mourir de nouveau. Un corps ne ressuscite pas pour recommencer à saigner. Après la crucifixion, Jésus « apparut » à différents endroits, nous dit l'Écriture. Il n'entra pas par la porte. Il n'a pas eu à voyager pour s'y rendre comme il l'avait fait pour monter de la Galilée à Jérusalem. Il n'a pas eu à prendre le bateau comme pour aller à Capharnaüm. Il n'a pas eu à emprunter de monture comme sur la voie conduisant au Temple. Il est simplement « apparu » au milieu de leur vie, alors qu'ils étaient occupés à des choses banales, sans préavis mais avec intensité, le même et pourtant différent. Non, la résurrection de Jésus n'est pas le recyclage d'une vieille vie, c'est l'expérience d'une vie entièrement nouvelle. Mais personne ne sait comment la chose s'est produite. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle s'est produite. Ils l'ont « vu », ils l'ont « entendu », il a « marché » avec eux et ils ont senti sa présence dans leur vie. Que faut-il savoir de plus dans un monde où le merveilleux est devenu monnaie courante? Nous « voyons » des gens, nous « entendons » des gens et nous sommes « en présence » de gens disparus depuis longtemps ou qui sont très loin de nous; c'est quelque chose qui nous arrive fréquemment et qui nous paraît aller de soi. Dans ce cas, c'est toute une communauté qui a commencé à vivre différemment « en présence » de Jésus.

La Résurrection témoigne de la métamorphose du Jésus de l'histoire en le Christ de la foi. Elle a trait au changement dans la perception des gens quand le Jésus de Nazareth du 1er siècle devient le Christ qui galvanise l'histoire. Elle a trait à l'incarnation du Jésus né à Bethléem devenant le Jésus né en nous. Elle désigne la transformation du Jésus ressuscité des morts à Jérusalem devenant, si nous le permettons, le Jésus qui ressuscite en nous. La résurrection de Jésus, c'est

l'étreinte de la présence transformée et transformante du Christ alors, aujourd'hui et toujours. Dès qu'elle se produit, la vie n'est plus jamais la même. La vie recommence à neuf.

Dire « je crois en Jésus-Christ... qui est ressuscité des morts », c'est donc dire: je crois que la Résurrection se poursuit et qu'elle continuera à jamais. Chaque fois que Jésus ressuscite dans notre cœur d'une manière nouvelle, la Résurrection se reproduit. Chaque fois que nous voyons Jésus là où nous ne savions pas le reconnaître auparavant - dans le visage des pauvres, dans l'amour des mal-aimés, dans les instants de révélation de la vie - Jésus ressuscite de nouveau. Mais ce n'est pas tout. La vraie preuve de la Résurrection ne se trouve pas dans la transformation du seul Jésus mais dans la transformation qui nous attend tous et toutes pourvu que nous l'acceptons.

Dire « je crois en Jésus Christ... qui est ressuscité des morts », c'est dire en même temps quelque chose à son propre sujet. C'est dire que je suis moi-même prête à être transformée. Une fois que ressuscite en moi le Christ-vie, je ressuscite à une vie nouvelle. « Le Christ est ressuscité; nous sommes ressuscités », chantons-nous à Pâques. Or il s'agit là bien plus de vie que de mort. Si je sais que Jésus a été transformé, je suis moi-même transformée et, par conséquent, tout ce qui m'entoure l'est aussi. La transformation n'est jamais une affaire privée. Mais c'est toujours une affaire décisive.

L'Écriture est claire: c'est bien « le troisième jour » que survint la Résurrection. Pour la mentalité juive, il s'agissait donc d'un moment grave, déterminant, d'une évolution fondamentale. Dans nos cultures, nous disons « franchir le Rubicon » pour évoquer ces tournants, ces moments décisifs. La culture juive, elle, parlait à leur sujet du « troisième jour ». En fait, dans l'Écriture, trente moments décisifs se produisent « le troisième jour » : trente événements dont les retombées ont changé à jamais le peuple juif, son histoire ou sa compréhension de l'action de Dieu sur terre. Ainsi, c'est « le troisième jour » que Dieu scelle l'alliance avec Moïse. Le « troisième jour », Esther se rend chez le Roi pour le supplier d'épargner les Juifs. Le « troisième jour », Abraham prépare le sacrifice d'Isaac.

Dire que quelque chose s'est produit « le troisième jour » marque donc un temps de passage, un point à partir duquel tout apparaît sous une lumière différente. La Résurrection, dit l'Écriture, se produit « le troisième jour ». Le message est clair; rien ni personne n'est plus le même une fois qu'est advenue la Résurrection. Jésus a pu changer après la crucifixion, mais la Résurrection a changé aussi le reste de la communauté chrétienne. Ainsi en va-t-il de la transformation. Qu'une personne change et tout le monde change autour d'elle. La Ré-

surrection nous change autant qu'elle change Jésus.

Tant que nous n'avons pas un cœur nouveau, une vision plus pénétrante, tant que nous nous trouvons soumis à la contrainte du momentané, de l'éphémère, tant que nous ne percevons pas la pulsation spirituelle de la vie, la résurrection n'a pas encore eu lieu pour nous. Jésus est ressuscité, mais pas nous. La Résurrection est affaire de transfiguration. La vie telle que nous l'avons connue, définie, façonnée - si nous croyons réellement au Christ ressuscité - se relève redéfinie. La transformation de l'un ou l'autre d'entre nous appelle tous les autres à la transformation. Le changement change tout le monde. Les relations se déplacent. Les attentes ne sont plus les mêmes. La vision s'approfondit. Nous commençons à voir comme nous n'avons jamais vu.

La Résurrection est un changement à la source, au fond de l'âme. Elle inaugure une nouvelle façon d'être en vie. Mais il y a encore une autre dimension à la résurrection, qui frappe le quotidien au cœur et qui fait du credo une incantation, une ouverture à l'immensité du possible. « Le troisième jour, Jésus s'est relevé », disons-nous. « Jésus s'est relevé », nous devons nous relever.

La véritable leçon de la résurrection est peut-être la plus étrange, la plus forte. Quand Jésus est mort, l'espérance est morte. Les apôtres ont pleuré la mort de Jésus. Le public était scandalisé. La Synagogue se voyait débarrassée d'un fauteur de troubles. Tout le projet avait échoué. Mais en fin de compte, de cet échec apparent est née une vie nouvelle plus forte que jamais auparavant. Et ainsi en va-t-il aussi pour nous. Quand se termine une phase de la vie, une autre se lève, si nous ne passons pas trop de temps à pleurer celle qui n'est plus, si nous permettons à une grâce nouvelle de couler en nous, si nous acceptons le fait que « le troisième jour » - l'heure des événements décisifs - est une heure ordinaire du temps devenu désormais christique, salvifique, renouvelé. La Résurrection frappe l'échec au cœur.

Extrait de « Ce que je crois – En quête d'un Dieu digne de foi »



PARABOLE DU BERNARD-L'HERMITE

Pierre-Gervais Majeau

Un jour, je faisais de la plongée sous-marine dans la baie de Gaspé. À un certain moment, j'aperçus un étrange crustacé portant un nom bien spécial, le bernard-l'hermite. On l'appelle ainsi parce que ce crustacé, n'ayant pas de coquille, ne cesse de rechercher sa protection dans des abris de fortune. De plus, ce crustacé se déplace avec son toit emprunté afin de demeurer protégé. Sa peur, son insécurité le pousse ainsi à s'encombrer de toutes sortes de débris afin de mettre son abdomen mou et sans protection à l'abri des prédateurs. Triste existence que celle de ce crustacé sans cesse à la recherche de protection et sans cesse exposé à l'insécurité.

Ce bernard-l'hermite me fait penser à toutes ces personnes habitées par toutes ces angoisses et ces craintes et qui encombrant leur existence de toutes sortes de possessions susceptibles de les mettre à l'abri des précarités de la vie. Toute leur vie se trouve ainsi réduite à assurer une survie somme toute toujours aussi précaire. Nous sommes tous semblables à ces bernard-l'hermite pensant trouver dans les possessions et dans le prestige de la richesse, cette plénitude capable d'assouvir les angoisses résultant de nos précarités. Depuis toujours, l'humanité tente ainsi de trouver dans le matériel la réponse à cette quête de plénitude.

Les différentes légendes religieuses nous apprennent comment les humains ont tenté de trouver dans leur expérience spirituelle, une réponse capable d'assouvir leur angoisse existentielle. Ainsi cette légende hindoue qui rappelle qu'un jour les démons ont voulu s'emparer de cette cruche contenant le nectar de l'immortalité, mais les dieux ont résisté de toutes leurs forces afin de garder pour eux ce nectar précieux. Mais un dieu, constatant que le vase allait leur échapper, s'en empara avec force et versa le contenu de cette cruche contenant le nectar divin sur quatre villes de l'Inde où se déroule encore aujourd'hui un fameux pèlerinage. Une des villes située au confluent du Gange et des rivières Yamuna et Saraswati, Allahabad, est un haut-lieu de ce bain de purification, le Kumbh Mela. Par ce bain dans les eaux du Gange, les gens espèrent être purifiés de leurs péchés et libérés du cycle des réincarnations. Cette pratique religieuse nous rappelle d'une façon manifeste la quête spirituelle de l'humanité toujours habitée par ses angoisses existentielles et transportant comme le crustacé de la parabole, des abris lui permettant d'échapper aux précarités.

Par des pratiques religieuses, souvent héritées des rites païens, nous tentons désespérément de trouver des abris nous permettant d'échapper aux risques de notre condition humaine. Par la pratique d'une vie évangélique, nous sommes appelés à les assumer courageusement et à les transformer en tremplins vers la plénitude. « Souffrance humaine, peine et mort sont les tremplins nécessaires pour faire de l'homme, définitivement, un fils de Dieu. » (F. Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, p. 216)

Vivant dans le compagnonnage du Christ, en endossant sa pratique de vie, en vivant selon les Béatitudes, nous assumons les précarités de la vie, nous tentons de vivre et de faire vivre toutes les libérations possibles et nous faisons avancer le Règne, le régime de Dieu. Libérés de tout fatalisme et de toute résignation, nous faisons de notre existence précaire, un chemin nous conduisant avec le Christ, Vérité, Voie et Vie, vers la plénitude d'une vie pleinement spiritualisée dans la gloire de la résurrection. Notre pratique de vie chrétienne ne sera jamais une fuite, mais un engagement à faire avancer le Royaume afin que le Dieu-Père soit tout en tous! La pratique de Jésus a consisté à nous libérer de tout fatalisme et de toutes servitudes : « Le soir venu, quand fut couché le soleil, on apportait à Jésus tous les malades et la ville entière était rassemblée devant la porte. Et Jésus guérit beaucoup de malades atteints de divers maux. » (Mc 1, 32-34) Notre souffrance a de la valeur non pas parce qu'elle nous rendrait plus méritoire, mais plutôt parce qu'elle peut devenir une occasion d'assumer notre précarité et de la transformer en chemin vers la plénitude. La souffrance est une occasion de refaire notre confiance en un Dieu-Père capable nous partager sa plénitude, le nectar de son immortalité. Rappelons-nous que cette cruche de la légende hindoue devient un clin d'œil à cette cruche de la Samaritaine de laquelle le Christ fera surgir l'eau de la vie éternelle. « Mais à rester fidèle à ce compagnonnage avec le Christ, on peut le rejoindre un jour dans le succès final de sa pratique et partager avec Lui sa gloire, sa joie, sa plénitude. » (F. Varone, *Ce Dieu censé aimer la souffrance*, p. 220) Décidément ce bernard-l'hermite observé dans les eaux de la baie de Gaspé en avait long à dire en cet après-midi de juillet! Depuis notre rencontre, a-t-il quitté ses peurs et ses abris de fortune?



SECTION 4

LETTRE D'INTRODUCTION
AU MANIFESTE DU RÉSEAU
DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

Printemps 2013, bonjour!

Maurice Bellet, prêtre et psychanalyste, théologien et philosophe, écrit dans son plus récent livre que « la vérité qui se donne dans l'Évangile est précisément l'interdit majeur d'enclôturer la Voie dans ce dont nous croyons disposer. » (p. 86)* Et il en rajoute : « Si l'Église est par essence convocation de tous les humains au festin de la vie, alors il devient clair que tout humain doit être pour tout croyant la Présence elle-même. » (p. 112)* Pour les membres du Réseau des Forums André-Naud, il devient clair alors, que l'Institution à laquelle ils appartiennent a présentement besoin d'ouverture, de largeur de cœur et d'esprit, de relecture de la Parole de Jésus avec, comme demandé par le Prophète de Nazareth, l'aide de quelqu'un d'autre, l'Esprit Saint. (Jn 14, 16)

Au nom de choix réducteurs appuyés, semble-t-il, par un grand silence épiscopal (pensent-ils vraiment TOUS la même chose?), l'autorité romaine donne de plus en plus à notre Institution une orientation que nous dénonçons parce qu'éloignée de et parfois contraire à l'Évangile : une orientation qui encourage les exclusions, l'arrêt de la pensée, le nivellement, la prétention d'être la seule du côté de la Vérité, et qui ne prend pas au sérieux la grandeur de l'Humanisme, lieu de la Présence.

Depuis 7 ans, inspirés par la Parole de Dieu, guidés par les orientations fondamentales de Vatican II et l'esprit critique du théologien québécois André Naud, les membres du Réseau des Forums André-Naud (RFAN) cherchent à promouvoir la liberté de pensée et d'expression dans l'Église, leur Institution. Lors de leur dernière assemblée générale tenue le 24 octobre 2012, après un an de travail en commun, ils ont décidé d'adopter leur **Manifeste pour une Église dans le monde de ce temps**, inspiré par celui de 300 prêtres autri-

chiens. Ce Manifeste contient quatre souhaits, sept engagements et un grand désir.

Nous vous invitons à le parcourir et à le diffuser. Celles et ceux qui désirent l'appuyer par leur signature peuvent le faire en consultant notre site Internet (www.forum-andre-naud.qc.ca)

André Gadbois,

coordonnateur du RFAN
gadbois_andre@videotron.ca

* BELLET, Maurice, Si je dis credo, Bayard 2012.

MANIFESTE DU RÉSEAU
DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

Adopté à l'assemblée générale du 24 octobre 2012
Manifeste pour une Église dans le monde de ce temps

Mise en contexte

Il y a de quoi se décourager et pourtant nous ne le sommes pas. Présentement la douleur du Monde est grande et ses leaders officiels sont capables de s'enfoncer creux dans le mensonge pour ne pas apercevoir sa détresse. Nous ne sommes pas découragés parce qu'ici et là des femmes et des hommes, beaucoup de jeunes, refusent de devenir des morts vivants, des robots « qui font la job. » Un vent de Pentecôte s'est levé, une mouvance se dessine sur tous les continents, un cri surgit du cœur de la Terre : « Sors de ce tombeau! » Les différentes Églises, dont la nôtre, n'y échappent pas : Autriche, France, États-Unis, Irlande,... Avec les ans et le « succès », notre Institution a dérapé, elle a quitté le Monde, elle s'est accaparé l'Évangile pour en faire son affaire à elle alors que l'Évangile appartient au Monde. Par le Prophète de Nazareth et cet Évangile, Dieu nous a exprimé ce qu'il veut : une humanité réconciliée.

Texte du Manifeste

Pour nous, membres du Réseau des Forums André-Naud, « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes (et des femmes) de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux (et celles) qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho » dans notre cœur. Ce texte extrait du document conciliaire *L'Église dans le monde de ce temps* (paragraphe 1) et l'esprit des autres documents de Vatican II, la Parole de Dieu et l'écoute du Peuple de Dieu qu'on appelle le *sensus fidelium* nous poussent à une quête de vérité.

Nous demandons aux premiers responsables de l'Église catholique, dont nous sommes aussi membres par notre baptême, de s'atteler à une urgente et nécessaire réforme ecclésiale qui permettrait aux disciples du Christ de collaborer à l'instauration d'une fraternité universelle dont l'Homme de Nazareth avait fait sa grande préoccupation. Lors de son dernier repas avec les siens, quel message il nous a laissé avec le tablier, le pain et le vin! Par fidélité au Christ, à l'Évangile et à l'institution qui tente de le manifester AUJOURD'HUI, nous nous sentons obligés de déclarer à nouveau **nos options et nos choix**. N'est-ce pas une loi de la vie que de recommencer?

Nous souhaitons que dans l'Église l'autonomie de l'être humain et l'importance de sa **conscience** soient au centre de nos orientations et de nos décisions d'agir, une conscience de disciple « qui repousse vigoureusement tout juridisme étroit et mesquin qui perdrait de vue le primat de l'amour généreux sur les règles concrètes d'action.»¹ Le Christ ne donne pas un long code de conduite, mais beaucoup d'exemples d'humanité.

Nous souhaitons que l'égalité femme/homme reconnue dans la société civile le soit autant dans notre Institution ecclésiale.

Nous souhaitons que la décentralisation de l'Institution ecclésiale (avec les siècles devenue romaine et gérée par la Curie) se traduise progressivement par une prise en charge de chaque communauté chrétienne par ses membres, selon leurs talents et leur disponibilité.

Nous souhaitons que nos évêques prennent une plus grande liberté face au gouvernement central de notre Institution et une plus grande implication, associés aux laïques, dans les enjeux de notre société québécoise. « Dans l'état actuel des choses et de la législation de l'Église, le pape et les évêques ont le devoir d'être prêts à reconsidérer les règles qui concernent la « juste » liberté de pensée et d'expression dans l'Église. »²

Conséquemment **nous nous engageons** à réaliser ce qui suit.

1. Promouvoir partout et en tout temps l'importance de la conscience éclairée de disciple, de l'égalité femme/homme, de la décentralisation dans notre Institution ecclésiale, et de la liberté de pensée et d'expression dans notre Église.
2. Intervenir sur le terrain pour favoriser l'existence de communautés chrétiennes à taille humaine capables, dans un climat de coresponsabilité, de répondre à leurs propres besoins même dans un contexte de fusion de paroisses (distribution des tâches pastorales, reconnaissance de ministères propres à une communauté, consultation pour le choix du pasteur, célébration de la Parole avec communion, célébration conjugale,...). La liberté d'action évangélisatrice des communautés chrétiennes repose sur la connaissance des personnes, de leurs besoins, de leurs aspirations, de leurs joies et de leurs peines.
3. Accueillir ouvertement dans leurs différentes situations de couples les personnes séparées réengagées, les personnes homosexuelles, les personnes vivant en union de fait,... qui cheminent dans la communion au Christ à la table eucharistique.
4. Promouvoir la célébration du pardon de Dieu avec absolution collective.
5. Inviter des laïques formés de nos communautés à prononcer une homélie.
6. Promouvoir la réinsertion dans l'exercice du ministère presbytéral des prêtres qui ont quitté le ministère et qui pourraient aujourd'hui être mariés.
7. Nous exprimer en faveur de l'ordination diaconale des femmes, ainsi que de l'ordination presbytérale de femmes mariées ou célibataires et d'hommes mariés.

Nous désirons poursuivre **ce dialogue** déjà amorcé avec l'ensemble du Peuple de Dieu et nous invitons nos évêques à se joindre à cette démarche.

1. NAUD, André, *Le magistère incertain*, Fides 1987, p. 250.

2. NAUD, André, *Pour une éthique de la parole épiscopale*, Fides 2002, p. 24.



JALONS POUR NOTRE PENSÉE ET NOTRE ACTION

Forum André-Naud de Montréal

Membres du Forum André-Naud de Montréal, nous nous reconnaissons comme des femmes et des hommes **d'appartenance chrétienne**, engagées dans l'Église catholique de Montréal. Nous sommes des personnes **en recherche, respectueuses** des autres et animés par l'**espérance** provenant de Jésus de Nazareth.

APPARTENANCE

Nous affirmons nos liens avec la chrétienté et la tradition catholique. Nous agissons au nom de la responsabilité que doit assumer tout chrétien par son baptême et selon l'Esprit même qui présidait aux assises du concile Vatican II, au nom de la coresponsabilité ecclésiale. Nous cherchons, par nos paroles et notre agir, à intensifier les liens qui nous unissent aux diverses tendances de cette institution et à ses pasteurs.

Toutefois soucieux de l'adaptation de l'Église au monde de ce temps et de sa « mission » confiée par Jésus de Nazareth, les membres du FAN refusent de laisser entre les seules mains des personnes en autorité officielle le soin de déterminer unilatéralement les limites de la communion ecclésiale. C'est pourquoi la posture **dissidente** du FAN de Montréal doit être marquée par la liberté de pensée et d'expression qui fait essentiellement partie des responsabilités d'un baptisé et sa recherche de vérité, essentielle à l'unité ecclésiale.

RECHERCHE

Notre démarche intellectuelle, souvent dissidente, s'inscrit dans la perspective du discernement recherché par des frères et des sœurs séduits par une même personne, celle de Jésus de Nazareth. Toute expression doit favoriser le dialogue. Héritiers et héritières de la même tradition de foi, nous favorisons l'échange des idées et le partage des expériences dans un climat ouvert, respectueux et constructif. La parole de chacun et chacune est essentielle pour parvenir à un consensus enrichi des perspectives exprimées, même celles

qui sont dissidentes entre nous. Le jeu de la majorité ne devrait jamais suffire. Le consensus recherché se veut au service de la recherche de la volonté de Dieu et devrait nous amener plus loin.

RESPECT

L'attitude respectueuse et patiente de Jésus devant l'opinion contraire à la sienne devrait nous inspirer. Nous devons dénoncer et ne pas tolérer **entre nous** d'abord et ensuite **avec les autres** ce qui est contraire à cette attitude évangélique. Il est souvent incontournable de personnaliser les propos que nous tenons; il nous incombe de le faire alors avec une grande prudence afin de ne pas stigmatiser les personnes porteuses des idées que nous dénonçons.

ESPÉRANCE

L'action du FAN de Montréal doit constamment puiser à la source du **prophétisme** biblique, à la spiritualité profonde des témoins de Dieu qui, par reconnaissance de sa volonté, Le laisse dire par leurs mots, agir par leur action. Nous devons faire confiance autant que possible au « vouloir de Dieu » pour son Peuple.

Notre espérance doit nous amener à « attirer l'avenir dans le présent et constituer pour nous une *preuve* des biens que nous ne voyons pas encore », selon l'heureuse expression de Benoît XVI.

Telle est notre « con-fiance » dans le sens d'une foi partagée.

Adopté le 18 juin 2012.



FICHE D'INSCRIPTION

POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

MEMBRE :

Tout baptisé, toute baptisée, engagé(e) dans les activités de l'Église.

1^{re} adhésion = 50 \$ ~ Cotisation régulière = 25 \$

SYMPATHISANT / SYMPATHISANTE :

Soutien ; bulletin inclus = 50 \$

ABONNÉ / ABONNÉE À L'INFORMATION :

Bulletin seulement = 25 \$

NOM : _____ PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

CODE POSTAL : _____

TÉLÉPHONE : _____

COURRIEL : _____

FONCTION : _____

LIEU (paroisse, institution) : _____

Indiquez votre choix:

Membre : Sympathisant/Sympathisante : Abonné/Abonnée :

Signature : _____

Date de l'inscription : _____

Chèque au nom du :
RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD
1015, rue Saint-Donat, app. 3
Montréal (Québec) H1L 5J6

CONTRIBUTIONS FINANCIÈRES

Les membres contribuent par un montant de *50 \$ la première année* et *25 \$ (ou plus si désiré) les années subséquentes*.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2012 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA du 2014.

Par l'expression « *la veille* », on peut entendre les mois de *septembre* et *octobre*.

La contribution financière n'est pas un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisant(e)s

Il leur est demandé une contribution financière de *50 \$ par année*. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut l'AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du forum, est l'achat d'un produit. Le coût de *25 \$ pour les publications d'une année*, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera quatre publications par année).

RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

COMITÉ DE RÉDACTION DU BULLETIN

*André Gadbois
Denis Normandeau*

MIISE EN PAGE ET PUBLICATION

Michel Bourgault

PHOTOCOPIE

Kiwi Copie, Joliette

SECRÉTARIAT

Adresse de courriel : forum.andre.naud@sympatico.ca

Adresse postale : 1015, rue Saint-Donat, app. 3

Montréal (Québec) H1L 5J6

Site internet : <http://forum-andre-naud.qc.ca>